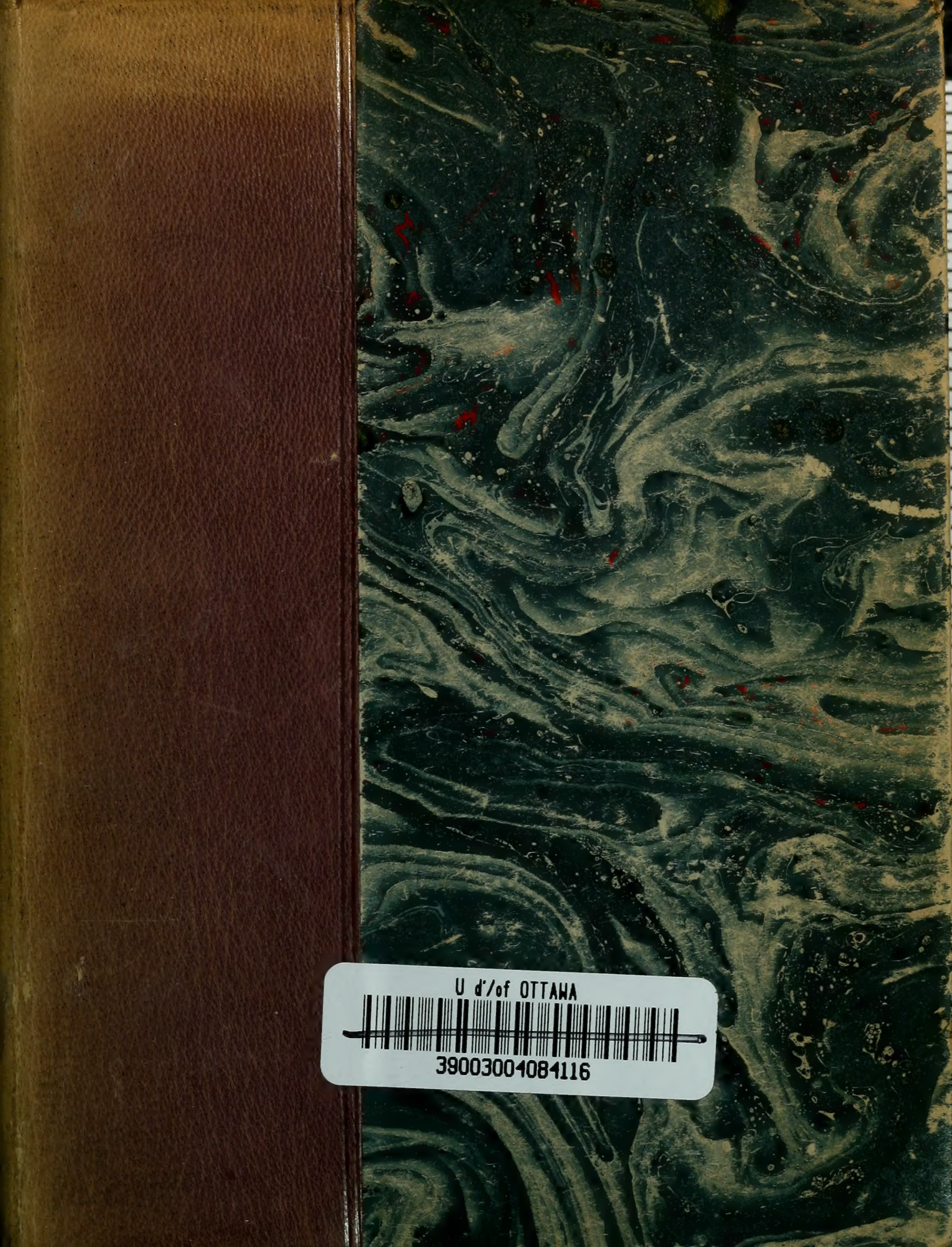
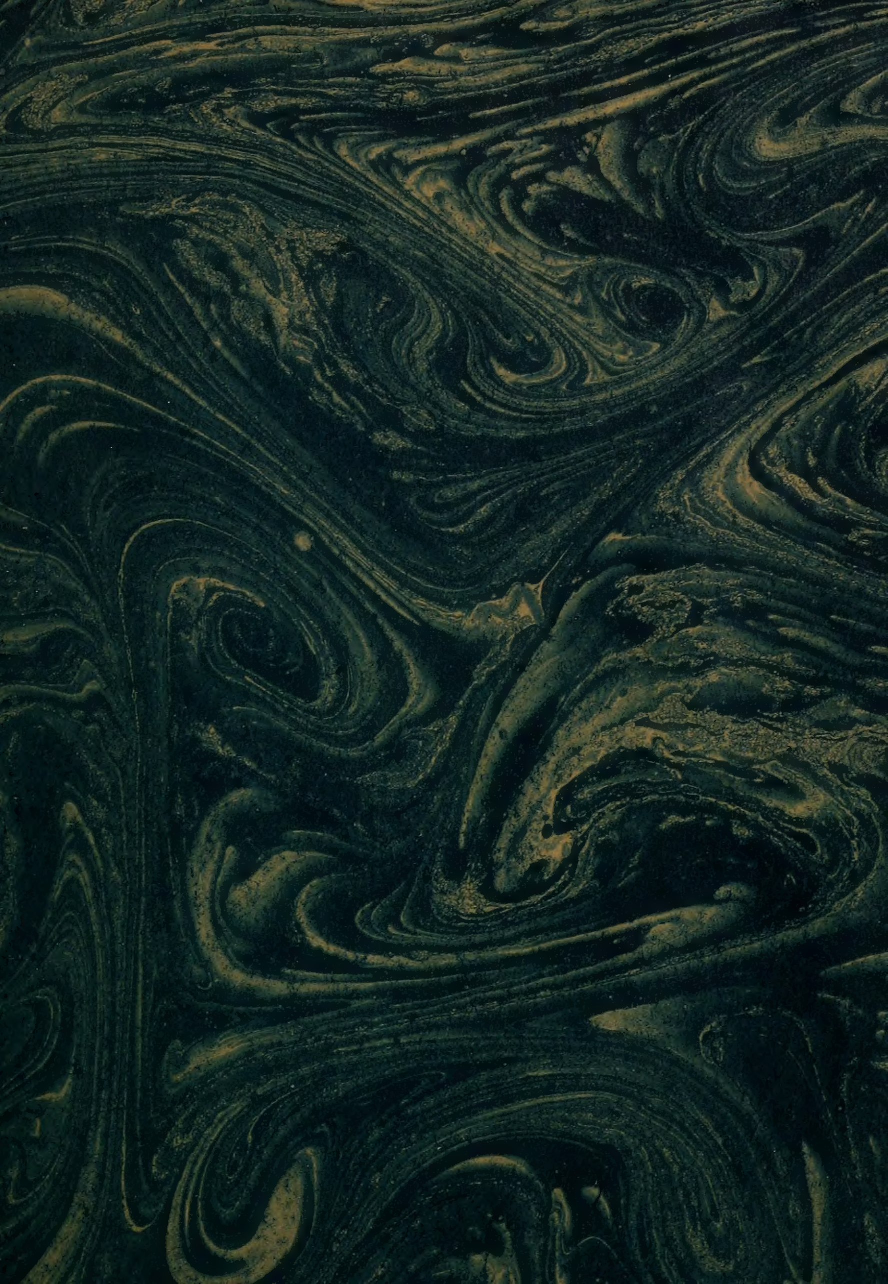
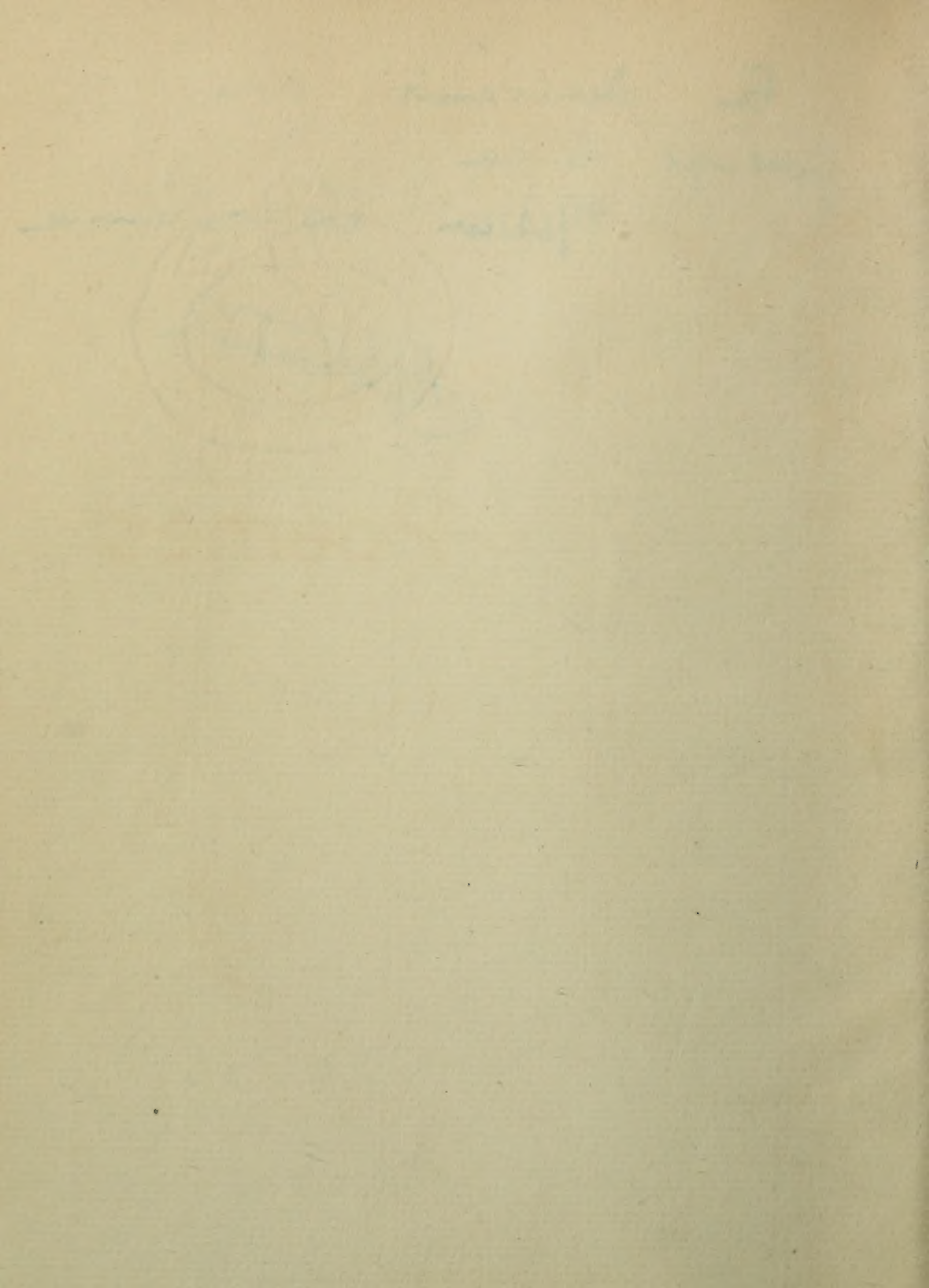


U d'/of OTTAWA
39003004084116



En souvenir du
passage de la
Mission Canadienne

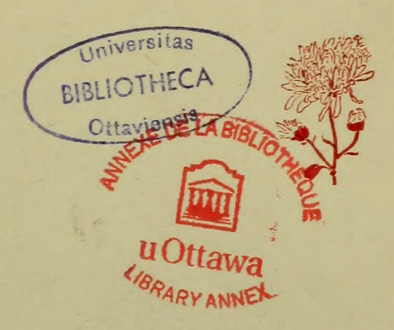
[illegible]



Auguste PINGUET

Nouveaux Poèmes

DE L'ANJOU



J. SIRAUDEAU
IMPRIMEUR-ÉDITEUR
ANGERS

Nouveaux Poèmes de l'Anjou

Août 1903. — Septembre 1904

DU MÊME AUTEUR

LA CHANSON DE L'ANJOU

SONNETS

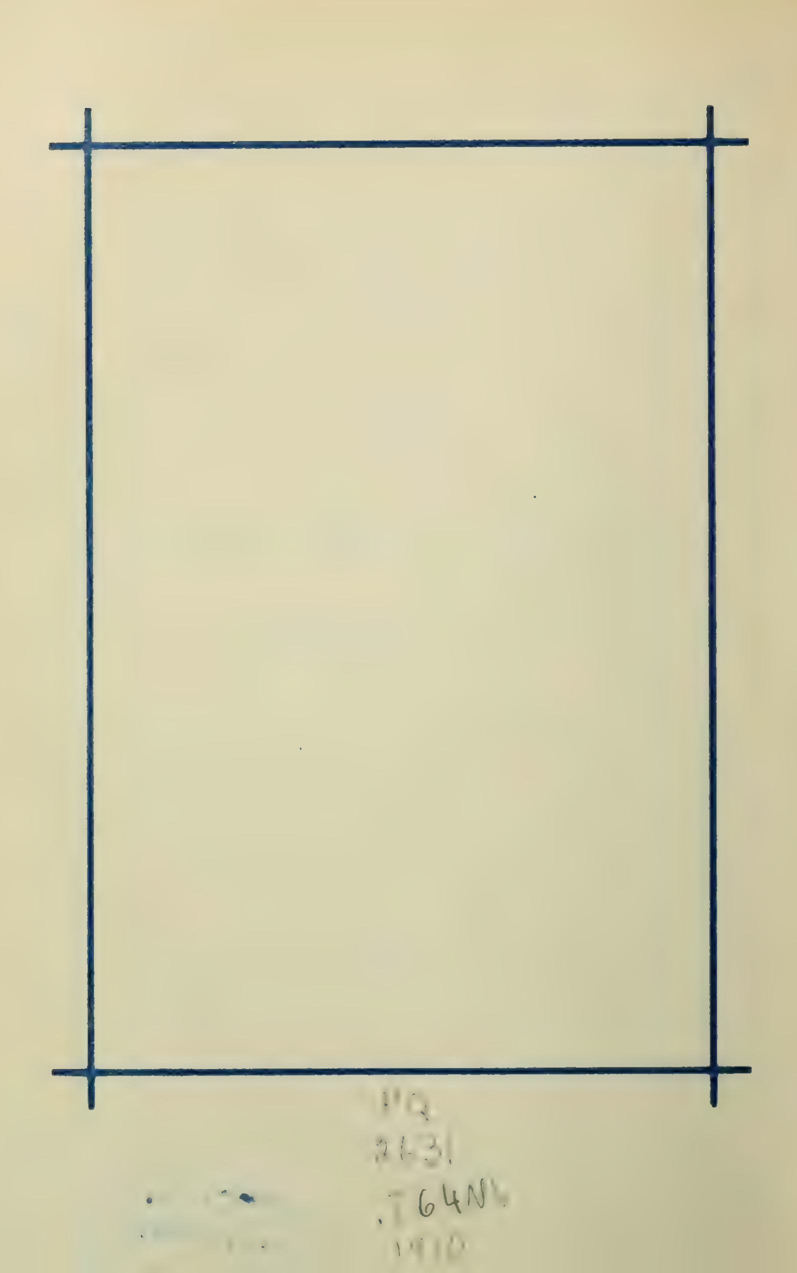
A Angers, en la boutique de J. SIRAUDEAU, libraire-éditeur

Auguste PINGUET

Nouveaux Poèmes de l'Anjou



J. SIRAUDEAU
IMPRIMEUR-ÉDITEUR
ANGERS



A mon cher Maître

RENÉ BAZIN

dont les conseils et les encouragements
me furent
si généreusement prodigués
je dédie
ces
NOUVEAUX POÈMES DE L'ANJOU
en témoignage
de mon admiration
et de mon affectueuse gratitude

A. P.



Nouveaux Poèmes de l'Anjou

Il a été tiré de cet ouvrage :

4 *exemplaires sur Japon impérial,*

2 *exemplaires sur Hollande,*

numérotés à la presse de 1 *à* 6,

et 500 *exemplaires sur Alfa non numérotés.*



PARDONNEZ-MOY s'il y a que redire
En ce livret lequel je vous envoye :
Meilleur l'ariez se meilleur je l'avoye;
Mon beau seigneur je suis petit ditteur,
Mais je l'ay fait ainsi que je savoye.

(*Le Pas d'armes de la Bergière,* par
LOYS DE BEAUVEAU, seigneur de
Champigné.)

PRÉFACE

LECTEUR sévère et rare, l'humble auteur de ces lignes, te présente aujourd'hui ses « Nouveaux Poèmes de l'Anjou », ou, si tu l'aimes mieux, la suite à la « Chanson de l'Anjou » qu'il te promettait déjà lors de l'apparition de cette dernière.

Encouragé par les éloges, voire les critiques

dont fut l'objet son premier livre, il offre à ton jugement et à ton impartialité cette nouvelle œuvre. Ne va pas en arguer, toutefois, qu'il croit avoir atteint la cime de perfection vers laquelle gravite tout véritable artiste Non. Il faudrait. pour cela. qu'il eût une confiance illimitée dans ses propres forces, et, justement, il en connaît toute la faiblesse Seulement. comme elles sont pleines de patience et de volonté, il ne lui déplait pas de confesser. avec un sentiment de juste orgueil, qu'elles l'ont invariablement orienté, lui si peu savant, vers l'éminence lointaine et radieuse qu'on appelle : l'Art.

C'est donc, tourné du côté de cette lueur majestueuse qu'il écrivit, depuis le premier jusqu'au dernier vers, ses « Nouveaux poèmes de l'Anjou. »

Pourtant, il s'empressera d'ajouter que, s'essayer à dégager un peu de beauté, n'est pas,

en Anjou, une chose dont on doive s'enorgueillir. N'est-il pas naturel que le cœur chante et que la main peigne, quand l'azur et le sol d'un tel pays les invitent à chanter et à peindre.

Qui ne serait poète sous le rayonnement d'un tel ciel! Qui ne serait peintre dans une semblable nature!

Ils sont si beaux et si prenants les horizons angevins! Elles sont si vertes, si parfumées et si fleuries les routes qui serpentent à travers nos champs! Elles sont si pittoresques les rues de nos antiques cités — celles que le cordeau moderne n'a pas encore *banalisées*, — qu'on ne peut guère s'extasier devant ceux-là, cheminer au hasard des autres, sans percevoir, tout à côté de soi, le frôlement austère et lumineux de la Muse.

Mais, puisqu'il vient d'évoquer en vision, les vieilles rues du vieux temps, il t'apprendra, lec-

teur rarissime, qu'il leur a voué un véritable culte. Il t'avouera, sans la moindre rougeur au front et sans s'inquiéter de tel effarouchement possible, que c'est, sous l'influence de cette passion, qu'il s'attarde à décrire, avec toute l'exactitude dont il est capable, les figures grimaçantes et les satyres incongrus, que le moyen âge si magiquement artiste, étala avec tant de hardiesse et tant d'esprit à la façade de nos maisons gothiques. Car, après la nature, seules les choses du passé, et principalement, celles de cet exquis moyen âge, ont le don de captiver sa pensée et son rêve. Elles ont sur lui la puissance de l'aimant, et, toujours il préférera aux « bâtisses d'à présent » sans caractère et uniformes, les doux logis rieurs et fantaisistes de jadis : ainsi qu'aux Tours *Eiffel* de l'avenir, les cathédrales des siècles disparus.

Aussi est-ce, en vertu de cette irrésistible

attirance, qu'il s'astreignit à rimer en rondels, rondeaux et ballades, c'est à dire dans les formes chères aux Charles d'Orléans, aux René d'Anjou, aux François Villon, aux Clément Marot, à tous les bons maîtres d'autrefois, la plupart de ses « Nouveaux Poèmes de l'Anjou. » Et c'est pour la même raison qu'il tient avant tout et surtout à rester un artiste provincial, à n'être que de son *pays*, à ne pas dépasser les bornes de son département, non, de sa province, cette expression étant et plus vieille et plus douce.

Il voudrait revenir aux belles traditions artistiques de ce passé si glorieux et si riche, aux époques lointaines où les créateurs locaux, artisans de toutes sortes : *architecteurs-maçons* peintres-verriers, statuaires, imagiers, orfèvres, menuisiers, tourneurs, savaient rester eux-mêmes, avaient une manière à eux, n'imitaient jamais, ne se préoccupaient pas de ce qu'on

élaborait ailleurs, se contentaient de méditer longuement, de discuter avec leur pensée, et, enfin, après de patientes recherches, après de graves réflexions, sortaient de leur cerveau et de leur âme, une œuvre profondément personnelle, identique à leur Rêve, frissonnante et vivante.

Si bien que, chaque province se distinguait par une expression artistique qui lui était propre, ainsi que par un idiome qui n'appartenait qu'à elle; si bien, qu'une église du pays de Nominoë ne ressemblait pas plus à une église du pays de Foulques Nerra, que les rives de la Loire ne ressemblent aux falaises de la Manche; si bien, qu'un bahut breton avait un tout autre caractère qu'un bahut angevin; de sorte que, fers ouvrés, bijoux, tapisseries, costumes, coiffages, tout, en un mot, rayonnait, suivant les lieux, d'un éclat particulier!...

Oh! combien il vous remercie, bretons aux

larges chapeaux enrubannés, aux habits ornés de boutons luisants comme des étoiles ; bretonnes aux coiffes hiératiques et sévères, aux tabliers voyants et soyeux; montagnards contemplatifs, au chef couvert du traditionnel béret bleu ; sablaises aux jupes courtes et bariolées ; et vous *angevines* qui vous nimbez de votre bonnet léger et frétillant ! Oh ! combien il vous est reconnaissant de consentir parfois, à vous dresser devant ses yeux comme un souvenir animé de la belle France originale et chatoyante du temps passé !

Et c'est pourquoi, semblable à vous, fidèle à son milieu provincial, l'humble poète de ce livre, s'efforcera de rester dans cette note qu'il préconise et qu'il aime.

Alors il continuera de parcourir son Anjou, et, si « Dieu lui prête vie », il extraira de cette mine inépuisable et verdoyante, maintes

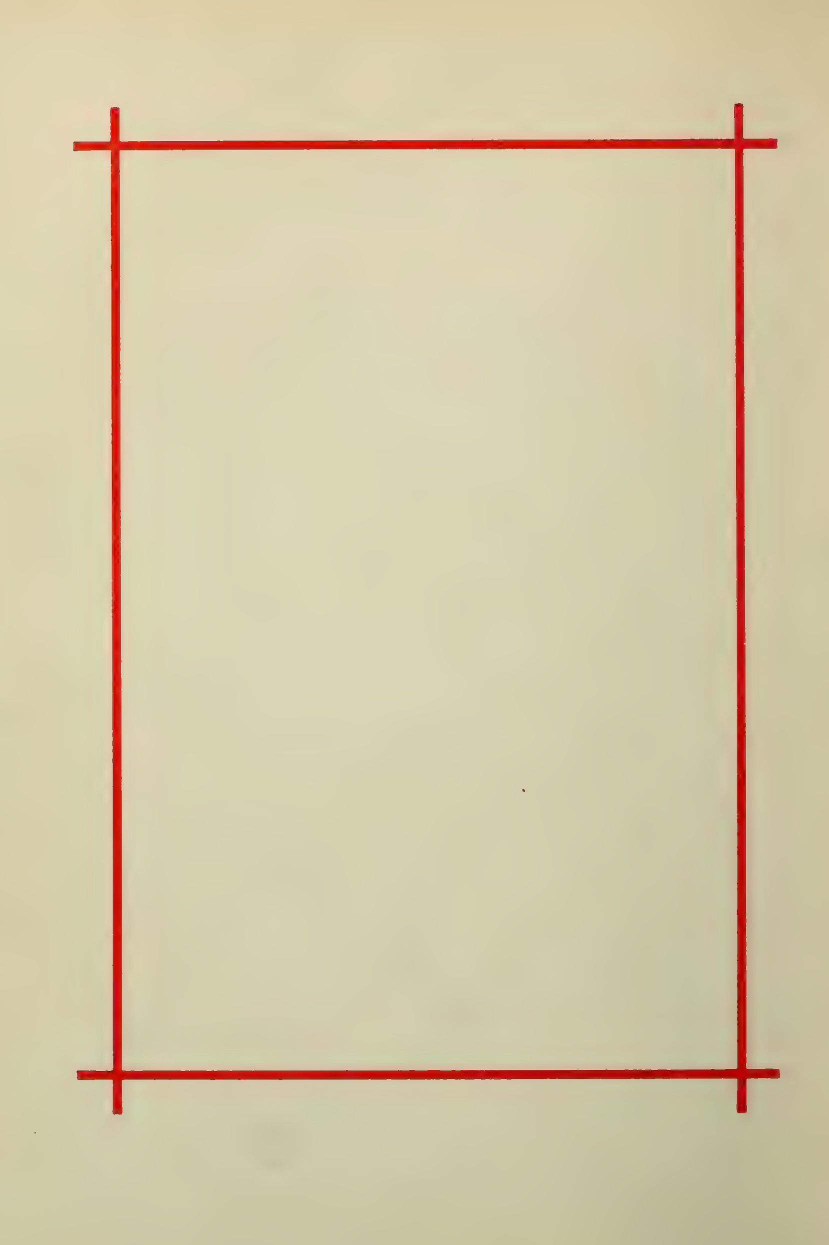
légendes et maintes histoires ; il y découvrira de nouveaux sites ; il y apercevra, tantôt dans la lumière rose des aurores, tantôt dans la mysticité des nuits lunaires, des profils druidiques, des ruines de donjons et de manoirs qu'il ne connaissait pas ; il y verra surgir dans des soleils de gloire, des figures de preux et de trouvères ; or, comme ces légendes seront dorées et ces histoires jolies ; comme ces paysages seront splendides et riants ; comme ces dolmens et ces manoirs se présenteront à lui en des silhouettes étranges et fières, pleines de souvenirs héroïques ; comme ces Images de preux et de trouvères projetteront autour d'elles une clarté radieuse, il les chantera ! Car, dès qu'il vous contemple, merveilles de sa terre natale, sitôt qu'il évoque vos ombres, hommes illustres de son pays, il sent en lui quelque chose qui l'incite à vous magnifier ! Et cette chose c'est

Toi, déesse harmonieuse et blanche, Toi, dont l'amour le prend tout entier, dont l'aile l'emporte éperdument à travers les espaces du ciel. Toi sa vie : éternelle Poésie !

A. P.

21 *septembre* 1904.





A LA TERRE NATALE

SONNET LIMINAIRE

COMME un chanteur agreste épris du ciel natal,
Attaché fortement à ses champs, à sa hutte,
J'ai fait jaillir pour toi des six trous de ma flûte
De nouvelles chansons en notes de cristal.

Car il n'est point d'effluve au pays du santal,
Ni d'encens dispersant sa mobile volute,
Qui vaillent tes parfums, vieille terre où je lutte
Grisant mes yeux de ton doux charme occidental.

Aussi, dévotement, tel qu'il sied quand on aime,
J'ai composé mes chants du meilleur de moi-même,
Infiltré dans leur rhythme un peu de ton soleil.

Entends-les donc ; ils sont d'un fils qui t'est fidèle,
Et qui n'aspire, au jour de son dernier sommeil,
Qu'à blottir dans ton sein son rêve privé d'aile.

AUTRE PIÈCE LIMINAIRE

EN FORME DE RONDEAU

L'UNIQUE chant, le chant qui prend le cœur,
Celui que l'homme aime à scander en chœur,
Aux beautés d'hymne, aux accents de cantique,
Sera toujours le poème rustique
Sol des aïeux, qui chante ta douceur !

Quand l'ode, pure ainsi qu'un chant de sœur,
T'offre son rhythme ailé, Clocher berceur,
Elle demeure en son ampleur antique
L'unique chant !

Et c'est pourquoi, secouant ma langueur,
O mol Anjou fertile sans rigueur,
Je veux en vers ruisselants de musique,
Redire encor ta glèbe aromatique !
Bref, que tu sois de ce livre rieur
L'unique chant !

REQUÊTE

EN FORME DE RONDEL

AU BON ROI RENÉ

Toi qui tins la lyre bénie,
Royal faiseur de rondelets,
Que par Toi mes vers soient ailés,
Simples et purs, pleins d'harmonie !

Du fond de ta gloire infinie,
Inspire-les, enflamme-les,
Toi qui tins la lyre bénie
Royal faiseur de rondelets !

Puisque j'ai la douce manie
De chanter mes cieux étoilés,
Les lieux que Toi-même as foulés,
Insuffle à mes vers ton génie
Toi qui tins la lyre bénie !



BALLADE

DU FRANC ANGEVIN

A *Louis PAPIN*, (*Paul PIONIS*)
au bon poète des « Coiffes angevines ».

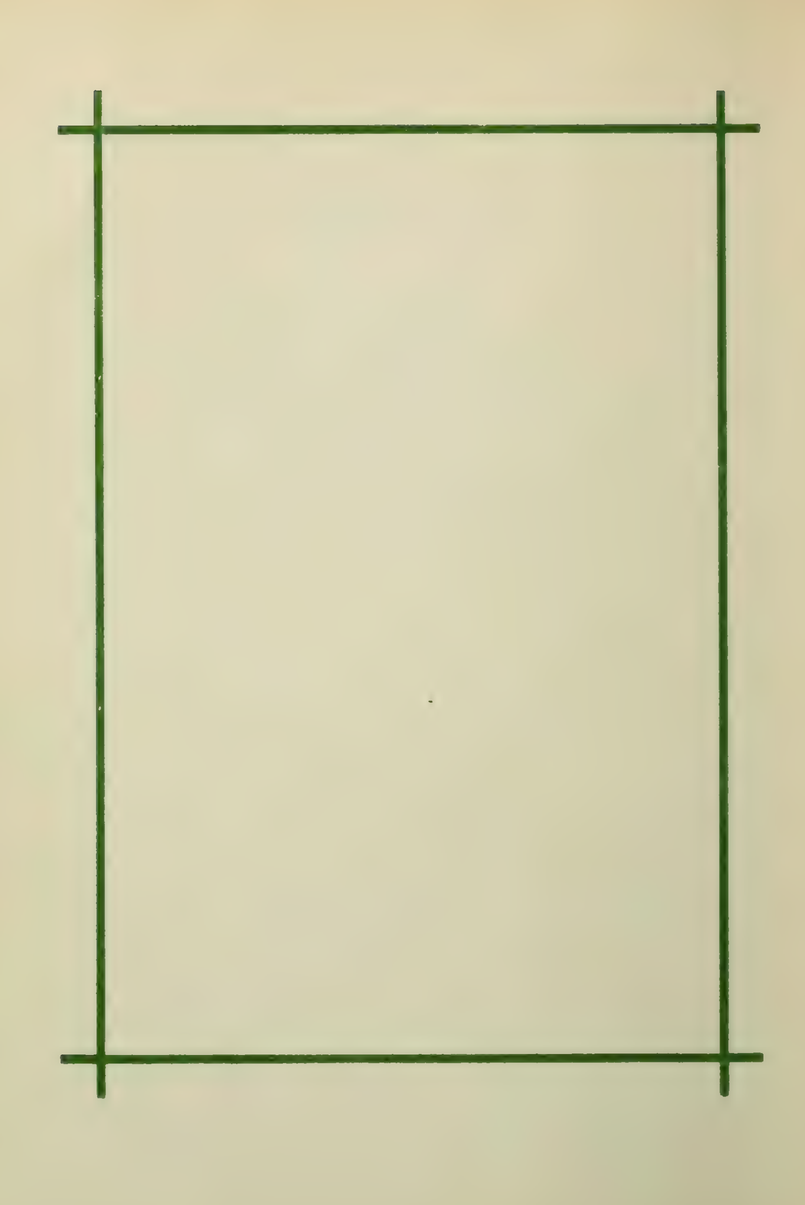
QUICONQUE fouille les sentiers
De l'Anjou rayonnant de gloire ;
Admire en mai ses églantiers,
Se rémémore son histoire,
Fût-ce le fait le moins notoire,
Et comme un poème divin,
L'entend chanter dans sa mémoire :
Vivat ! c'est un franc angevin !

A l'ombre des arbres altiers,
Quiconque va longeant sa Loire,
Laisse pendant des jours entiers
Son rêve errer sur cette moire ;
Epèle le riant grimoire
Des fleurs ornant son gazon fin ;
Contemple son ciel qui fait croire :
Vivat ! c'est un franc angevin !

Quiconque aime ses vieux moutiers
Dressant leur silhouette noire ;
Fait toutes sortes d'amitiés
A l'angevine aux dents d'ivoire ;
Sait rire et puis encor mieux boire,
Puise dans l'âme de son vin
Une gaîté consolatoire :
Vivat ! c'est un franc angevin !

ENVOI

Prince chéri de la victoire,
Fils d'ici, que vers ton cœur vain,
Monte ce cri du territoire :
Vivat ! c'est un franc angevin !



ANDEGAVI

VIEILLES CLOCHES

VIEUX SANCTUAIRES

VIEUX LOGIS

A Maître Jean RICHEPIN.



LES CLOCHES

DE

MON CLOCHER

A Joseph Emile POIRIER

OH ! les cloches de mon clocher, chanson vibrante !
Oh ! musique imprécise et vague qui se fond
Dans l'âme en même temps que dans l'azur sans fond :
Dans notre azur plus pur que le ciel de Tarente !

Comme d'une ode antique ou de la brise errante,
Je me grise du bruit sublime qu'elles font,
Et ce m'est un plaisir ineffable et profond
Que d'ouïr, au matin, leur clameur attirante !

Elles ont des accents pénétrants que n'ont pas
Les cloches des clochers d'alentour ! Leurs ébats
Me bercent comme un chant de pêcheur sous la lune !

— Oh ! puisque vous avez le don de me toucher !
Puisqu'enfin votre voix jamais ne m'importune,
Sonnez donc, sonnez donc, Cloches de mon Clocher !

(La chanson de l'Anjou).

BALLADE

A LA GLOIRE DU *GROS-GUILLAUME*

J'offre cette ballade-ci
A certaine douce angevine
Dont l'âme aime l'âme divine
Des cloches et du rhythme aussi.

LE CŒUR s'émeut et bat soudainement,
S'emplit alors de soleil et de joie ;
Tandis que l'âme en plein enchantement,
Va, se frayant une splendide voie
Dans l'infini qui rayonne et flamboie :
Car tous les deux vibrent à l'unisson,
Sentent le même ineffable frisson,
Et, plus légers que l'aile et que l'atôme,
S'exilent, fuient sur les vagues du son,
Quand, dans le ciel, chante le *Gros-Guillaume !*

1. Nom de la plus grosse cloche de la cathédrale d'Angers.

L'heure s'écoule harmonieusement,
Elle dévide un écheveau de soie
Dans le clocher lauré de firmament,
Dont la musique aérienne ondoie,
Monte à Celui qui crée et qui foudroie.
C'est pour le Rêve onde, manne et moisson,
Et c'est de plus une immense leçon,
Leçon de paix calmante comme un baume,
Que donne à tous la pieuse chanson,
Quand, dans le ciel, chante le *Gros-Guillaume!*

Semblable au fer attiré par l'aimant,
Au large appel que le *Guillaume* envoie,
La foule accourt dévotieusement
— Envahissant le parvis qui poudroie —
Vers cette paix que le vieux temple octroie!
Et c'est encore une vaste oraison,
Un hymne ouvrant un céleste horizon,
Magnifiant les fêtes que l'on chôme,
Antique et jeune et toujours de saison,
Quand, dans le ciel, chante le *Gros-Guillaume!*

ENVOI

Princes sans foi, fiers de votre écusson ;
Savants hautains ; mécréants sans façon,
Qui ne valez non plus que brins de chaume,
Trève à l'Orgueil et trève à la Raison,
Quand, dans le ciel, chante le *Gros-Guillaume !*

RONDEL

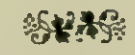
POUR DIRE DU BIEN DES

CLOCHES DE NOEL

Dans la nuit froide de Noël
Le vieil Angers sonne ses cloches !
Couvrant rires, folles bamboches,
Leur harmonie emplit le ciel.

Leur cantique immatériel,
Ferait prier même des roches !
Dans la nuit froide de Noël
Le vieil Angers sonne ses cloches !

O chant ! tu chasses pleurs et fiel
Quand de notre âme tu t'approches !
Qu'elles soient lointaines ou proches,
Les cloches ont des mots de miel,
Dans la nuit froide de Noël !



L'ÉGLISE SAINT-SAMSON

XIe SIÈCLE

AUJOURD'HUI EN RUINES

A Lucien BAZIN.

AUTREFOIS, la prière humaine, humble et chantée,
Mettait entre ses murs son vol religieux,
Franchissait son portail roman et, dans les cieux
Achevait près de Dieu sa sublime montée.

Par son ardeur dévote et son zèle emportée,
L'aile prise aux rayons des cierges radieux,
L'âme s'y complaisait en longs rêves pieux,
Et cela dans un temps où nul n'était athée.

Las ! les siècles sont durs et méchants ! Aujourd'hui
Le vieux temple est désert, les fidèles l'ont fui,
Laissant ses murs ridés à la merci des roses.

Mais qu'importe à l'église en ruine et sans voix ?
Les fleurs chantent aussi de beaux cantiques roses,
Et par elles elle a plus d'encens qu'autrefois !

L'ÉGLISE SAINT-MARTIN

XIe SIÈCLE

AUJOURD'HUI EN RUINES[1]

A Louis MAIGUE

Au fond de ton sommeil tu rêves *Saint-Martin !*
Les hommes et les ans ont profané ta voûte,
Et tes saints mutilés durent prendre la route
Qui conduit lentement vers un oubli certain.

Tandis que tes vieux murs subissent le destin
Des choses, le sort noir que l'univers redoute,
Ils demeurent pensants, et, leur mémoire écoute
Monter dans ton passé l'ancien hymne latin.

1. Ce remarquable monument a, depuis quelques années, été l'objet d'une heureuse restauration due aux soins de M. le chanoine Pinier.

Tu revis les beaux jours où tes treize chanoines
Nimbés par tes vitraux, graves comme des moines,
Psalmodiaient devant la châsse de saint Loup ;

Alors en évoquant leurs ombres et leurs psaumes,
Ta masse énorme accepte, impassible et debout,
La froide cruauté des siècles et des hommes !

RONDEAU

POUR FIXER ET REGRETTER L'ANCIEN ASPECT
DE LA RUE SAINT-LAUD

A *Théodore* MAURER.

Au bon vieux temps, tu souriais, ô rue !
Sous le soleil dardant sa lueur crue
Tes gais logis se dressaient familiers ;
Ils n'avaient pas l'orgueil des hauts piliers,
Le front sévère et la mine bourrue.

Ils exhibaient, parfois fort incongrue,
Mainte sculpture à grand tort disparue,
Dont s'amusaient carcassiers et drapiers
Au bon vieux temps.

On y *gaussait* parmi la foule accrue!
Aussi quels cris! — Las! plus rien ne s'y rue!
Quand, égayant ses huis hospitaliers,
Le Carnaval, fourmillant d'escholiers,
Y bruissait, houleux comme une crue
Au bon vieux temps.

RONDEAU

SUR UNE MAISON GOTHIQUE
SISE RUE SAINT-LAUD
ET
APPELÉE A DISPARAITRE

Au bon sculpteur-imagier Léon MORICE.

PAUVRE maison, c'en est fait de ton charme !
Le fier Progrès, grand faiseur de vacarme,
Vain pourfendeur des choses du passé,
A décidé sous son crâne glacé
De t'enfoncer le tranchant de son arme.

Et cependant, sans puérile alarme,
Silencieuse et roide comme un carme,
Tu vois venir à toi cet insensé
Pauvre maison !

Verserais-tu d'ailleurs la moindre larme
Qu'il se rirait, en son cœur de gendarme,
De ton sanglot vers les cieux élancé !
Meurs donc debout et le front redressé,
Afin que nul ne dise : Elle désarme
Pauvre maison !

RONDEL

SUR UN LOGIS CHARMANT
OU L'ON VOIT ACTUELLEMENT
RUELLE DE L'OISELLERIE
UNE COQUETTE IMAGERIE

Aux montants de ton charpentage,
Nombril au vent et saugrenus,
Vieux logis, tes satyres nus
S'esclaffent malgré leur grand âge.

Ils rient du passant, fol ou sage
Qui les regarde, biscornus,
Aux montants de ton charpentage
Nombril au vent et saugrenus.

Que la tempête fasse rage,
Harcelant leurs corps vermoulus,
Ils la narguent, gais et joufflus,
Et s'en gaussent, à chaque étage,
Aux montants de ton charpentage.

LE QUAI

DU

ROI-DE-POLOGNE

Le quai du roi de Pologne,
Miroite dans le lointain,
Avec son châtel hautain
Comme un manoir de Gascogne.

Mainte lavandière y cogne
Son battoir dès le matin,
Souriante, l'œil mutin,
Même si l'ouragan grogne.

Quand le soleil aux rais droits
Réjouit ses bons vieux toits,
Ils rient les bons toits fantasques ;

Mais le ciel étant changeant,
Ils grimacent, tels des masques,
Sur le fond d'or du couchant.



RONDEAU

SUR « L'ANGEVIN » DE LA MAISON D'ADAM,
MONSTRE NOIR ÉCHAPPÉ DES GRIFFES DE SATAN

SCULPTURE DU XV[e] SIÈCLE

Aux mânes de maître
Charles de ***BOURDIGNÉ.***

VIEIL Angevin au cynisme gaulois,
Si largement sans-gêne, quoique en bois,
Ça n'est pas bien d'offrir aux yeux des femmes
Le cercle impur de tes rondeurs infâmes,
Comme on exhibe en plein air un pavois.

Tends donc un peu ton ouïe à nos voix,
Toi qui te ris des fabricants de lois,
Gardiens des mœurs et protecteurs des âmes
Vieil Angevin :

Nous le trouvons ton ... geste trop... narquois,
D'une éloquence à nous laisser tout cois!...
Mais que te font et sarcasmes et blâmes ?
Pour le plaisir, monstre digne des flammes,
Tu te complais à montrer ton C...arquois
Vieil Angevin !

TRIOLETS

SUR UN TRÈS VIEUX LOGIS POINTU,
PEINT ET BRILLANT COMME UNE LAQUE
OU LE RIRE DÉMONIAQUE
GRIMACE AUPRÈS DE LA VERTU [1]

> Pour l'âme de Simon Poisson,
> Excellente et douce personne
> Qui vient en or, quand minuit sonne
> Visiter sa vieille maison.

Tout en débitant son poison.
— Car c'était un apothicaire, —
Il était fier de sa maison
Tout en débitant son poison.
Elle était son seul horizon ;
Il en aimait la moindre... équerre,
Tout en débitant son poison,
Car c'était un apothicaire.

1. N° 6, rue Beaurepaire, proche l'église de la Trinité.

On y voyait en ce temps-là
Pardié! ce qu'on y voit encore :
Des Figures en falbala.
On y voyait en ce temps-là
Des grotesques, un vrai gala
Mirifique comme une aurore!
On y voyait en ce temps-là
Pardié! ce qu'on y voit encore!

A l'un de ses coins l'*Amitié*
Avec son Cœur hors sa poitrine,
Tout de rouge colorié!
A l'un de ses coins l'*Amitié*,
Une *Amitié* qui fait pitié :
Las! voir ainsi, presque divine,
A l'un de ses coins l'*Amitié*,
Avec son Cœur hors sa poitrine!!

Ayant le regard très profond,
Dessous l'*Amitié*, la *Science*,
Qui des choses scrute le fond
Ayant le regard très profond :

Coup d'œil d'une âme où tout se fond.
Le Savoir et la Prescience...
Ayant le regard très profond,
Dessous l'*Amitié*, la *Science*!

A droite, en haut, la *Charité*
Se dépensant rose et prodigue,
Sans fin ni trêve, hiver, été.
A droite, en haut, la *Charité*.
Superbe de sérénité
Sans même un soupçon de fatigue.
A droite, en haut, la *Charité*,
Se dépensant rose et prodigue!

Majestueuse en sa roideur
La sévère *Munificence*,
Éblouissante de candeur,
Majestueuse en sa roideur.
Avec le doux charme enchanteur
Des déesses que l'on encense,
Majestueuse en sa roideur,
La sévère *Munificence*!

D'affreux satyres grimaçants,
Épars entre les quatre Dames ;
Sarcastiques, pas très décents,
D'affreux satyres grimaçants.
Ridés de rires incessants,
— Ricanements infernaux d'âmes. —
D'affreux satyres grimaçants,
Épars entre les quatre Dames.

Voilà donc ce que l'on y voit
Sur ce logis du moyen âge :
Rire, Vertu, sous même toit,
Voilà donc ce que l'on y voit.
Le Beau, le Laid, fort à l'étroit,
Y faisant pourtant bon ménage.
Voilà donc ce que l'on y voit
Sur ce logis du moyen âge !

Aussi, débitant son poison,
Lui l'opulent apothicaire,
Il était fier de sa maison,
Tout en débitant son poison.

Il avait nom *Simon Poisson*,
Il en aimait la moindre... équerre,
Tout en débitant son poison,
Lui l'opulent apothicaire!

LES GRENIERS SAINT-JEAN

XIe SIÈCLE

O Greniers! dans la paix de vos vastes arceaux
Éclairés faiblement de lumière sereine,
Et sous votre charpente aux courbes de carène,
Le froment, autrefois, s'entassait par monceaux.

Semblable à l'ornement feuillu des arbrisseaux,
Comme née au contact de toute cette graine,
L'acanthe, aux chapiteaux, s'étalait souveraine,
Et pendait au-dessus des sacs et des boisseaux.

Alors, les blancs piliers et la blanche sculpture,
Projetaient sur le blé donné par la nature,
L'éclat mystérieux de leur rayonnement.

— Siècles bénis ! époque où le Rêve était ample,
Où l'homme pour loger le précieux froment,
Faisait surgir du sol la majesté d'un temple !

L'HOTELLERIE

DE

LA TÊTE-NOIRE [1]

XVe SIÈCLE

Bien qu'effritée en le moindre recoin,
Sa silhouette est encore très drue;
Elle enrichit toujours sa vieille rue,
Sourit à qui la contemple de loin.

Quand le matin l'enveloppe avec soin
De brouillard bleu, sa grâce en est accrue;
Moins anguleuse et presque disparue
Elle édifie un délicieux coin.

1. Rue de Toussaint.

Lors, au poète, à l'ami du mensonge,
Elle apparaît dans un recul de songe,
Pleine de vague et de lointaines voix ;

Seul, il sait *voir* son passé pittoresque ;
Il fait surgir ses hôtes d'autrefois ;
Elle lui semble une imprécise fresque !

POUR L'HOTELLERIE
DE
L'ARCHE-DORÉE[1]
XVIe SIÈCLE

A A.-J. VERRIER.

QUAND, sur la route blanche, au temps jadis, le coche
S'en allait bruyamment de Nantes à Paris,
Les marchands qui passaient, pleins de poussière et gris,
Aimaient, à ton profit, délester leur sacoche.

Ton faîte fantastique où le soleil ricoche,
Riait aux maquignons, frissonnait à leurs cris;
Et ta servante, gaie à faire ombrage aux Ris,
Ouvrait son cœur aux traits que certain dieu décoche.

1. Sise au faux-bourg Saint-Jacques.

Le bon vin du pays, pétillant et mousseux,
Communiquait sa joie et son esprit à ceux
Qui franchissaient ton huis gothique, *Arche-Dorée!*

Et toujours tes vieux murs revivront les propos,
Que tenaient, abondants d'éloquence madrée,
Tes mangeurs de chapons et tes videurs de pots!

LA RUE COURTE

AUJOURD'HUI RUE DU MUSÉE

A M. Louis de ROMAIN.

ELLE est courte en effet et tortueuse aussi;
Elle est humide et noire; elle est morne, étouffée
Entre ses hauts logis tapissés de moisi;
Elle est rugueuse, mal pavée.

Eh! bien, malgré le deuil dont le Temps la voila,
Son silence éloquent comme une voix m'appelle;
Elle plaît au pensif cette ruelle-là,
Le poète la trouve belle!

Il y marche à pas lents ainsi que dans un lieu
Solennel, en ces lieux où l'humanité prie;
Pour lui, rêveur, elle est l'harmonieux milieu
Où se complaît sa rêverie.

Tantôt c'est le choral austère de Luther
Qu'il y perçoit, qu'exhale un vieux temple de pierres;
Et cet hymne se fraye un chemin dans l'éther
Et suit la route des prières.

D'autres fois, franchissant l'enceinte d'un palais,
Voici qu'il aperçoit des dieux et des déesses,
Des peintures de rêve aux magiques reflets,
Aux lueurs pleines de caresses.

Olympien, parmi les marbres qu'il créa,
Ici notre David, dresse son front sublime;
Tel, au-dessus des monts que l'aube salua,
Le front éclatant d'une cime.

En des in-folio sévères et sacrés,
Le poète, ici, peut enrichir sa pensée,
Explorer lentement leurs textes vénérés
Où l'âme humaine est condensée.

Mais alors, regagnant la rue et le plein air,
Il découvre bientôt, comme un arceau d'église,
Une arcade élancée au milieu du ciel clair
Et soudain il songe à Venise.

Il voit l'École ouverte aux jeunes angevins,
Dévots de la Palette, amants de la Sculpture:
Il sait qu'il en sortit bien des maîtres divins,
Et que leur gloire toujours dure.

Il se dit, remarquant telle ancienne maison,
Que c'est là, tout auprès de sa porte gothique,
Qu'un seigneur de jadis, sans rime ni raison
Embrassa la Mort sarcastique :

Il évoque ce fait sanglant, revit le bal
D'où sortait le galant : un Madelon de Brie;
Il scrute l'ombre opaque où l'autre, le rival
Guette et s'apprête à la tuerie...

Il voit luire l'éclair fugitif de l'estoc...
La nuit noire s'emplit d'un « au secours » ultime...
Il croit ouïr des pas qui s'enfuient... puis le choc
Du corps troué de la victime...

Cependant, oubliant l'acte du criminel,
Il calme son esprit et réjouit sa vue
En contemplant, superbe et blanche dans le ciel
Une tour qui touche à la nue :

Et c'est l'illustre tour Saint-Aubin ! cette tour
Que tout Angers admire et que tout Angers aime;
Qui verse sur la ville à son tour son amour
Et lui fait comme un diadème !

C'est la tour monastique aux quatre clochetons,
Où chantaient autrefois quatre puissantes cloches,
Dont la strophe exhalée en larges faux-bourdons
Remuait jusqu'au cœur des roches !

Enfin, heureux d'avoir son caprice pour loi,
Il s'amuse, en passant, aux nuances d'eau-forte,
Que présente à ses yeux l'Impasse Saint-Éloi
Dans une paix de ville morte.

Mais, il aime surtout regarder dans la nuit
La lune faire avec ses pignons des vieux âges
Éclairés mollement de son rire qui luit
D'humoristiques paysages !...

Aussi, grâce aux beautés qu'elle lui révéla,
Grâce au rayonnement indiscret de son faste,
Elle plaît au pensif cette ruelle-là,
Le poète la trouve vaste !

L'ANCIEN PORT-LIGNY

AUJOURD'HUI RUE DU PORT-LIGNY

A Lucien ***MIGNON***

L'ÉPOQUE s'est enfuie, elle est déjà lointaine,
Où *Saint-Pierre*, *l'Ecu-de-France*, *l'Ancre-d'or*,
L'opulent *Pigeon-blanc*, d'autres logis encor,
Se miraient drôlement dedans la verte Maine.

Tout près d'eux les marteaux de fer des charpentiers
Résonnaient ; les rabots sifflaient et faisaient rage,
Se plaisaient à mêler leur multiple tapage
Au verbe gargantuesque et gras des bateliers.

Et les vieilles maisons avaient l'aspect paterne
Des bonnes gens défunts du radieux passé,
Quand la joie était franche et le cœur point glacé,
Quand le Rire sonnait comme une rime en *terne*.

Ah ! dans ce passé plein d'originalité,
« L'architecteur » osait, sans fantaisie étroite,
Mais sans merci, briser l'horrible ligne droite,
Préférant le zigzag à l'uniformité.

Aussi, les gáis pignons, les tourelles, les faîtes,
S'enchevêtraient les uns dans les autres, joyeux,
Cascadaient, ricanaient, faisaient la nique aux cieux
Et semblaient prendre part à d'hilarantes fêtes.

Ils avaient l'air d'avoir une âme et de penser ;
D'être des Tabarins et de jouer un rôle
Au milieu d'une farce énorme et vraiment drôle,
Et simplement pour le plaisir de s'amuser.

Oh ! l'imprévu lointain des vieilles silhouettes,
Tranchant l'azur lunaire ou les couchants rougis !
Le rictus grimaçant des gothiques logis !
Leur poème vibrant d'éloquences muettes !

Oh ! leur belle façon de se causer entre-eux,
De se conter tel conte ou telle histoire tendre,
Naïfs et se penchant un peu pour mieux s'entendre,
Comme des vieux ou bien comme des amoureux.

Maintenant l'ancien port, n'est plus qu'une ruelle
Sans vie et sans soleil, sans joie et sans chansons,
Derrière une épaisseur de banales maisons,
Qui lui versent une ombre éternelle et cruelle.

Sa verve de jadis, rude et spirituelle,
Quand d'homériques chants l'emplissaient de frissons,
Dut se taire devant la morgue de maçons,
Esclaves du cordeau, pleutres de la truelle.

Alors, les doux logis, soudainement rêveurs,
Tristes de n'ouïr plus le rire des « beuveurs »
Sentant la froide mort s'infiltrer dans leurs moëlles,

Acceptèrent le grand dormir et, peu à peu,
Oublièrent la Maine et les barques à voiles,
Et la vie et l'éclat splendide du ciel bleu !

ANGERS

VUE GÉNÉRALE

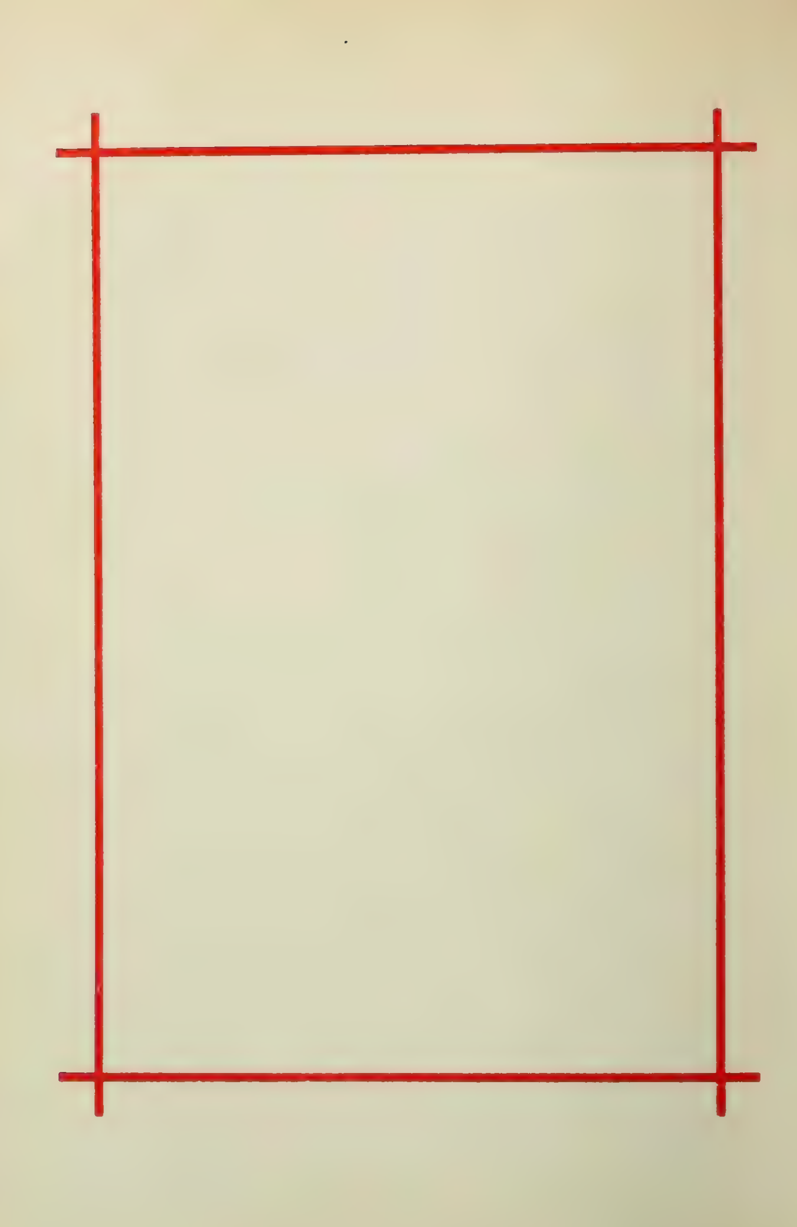
Des tours grises ; des toits couverts « d'ardoise fine » ;
Des clochers ajourés ; des dômes gais et bleus :
Des clochetons bavards ; des pignons anguleux ;
Notre Maine aux flots clairs comme une eau de ravine.

Des feuillages : des ponts : un azur qu'on devine
Plein de harpes ; au loin, de vastes prés herbeux,
Où paissent, gras et forts, de magnifiques bœufs,
Dans l'exquise tiédeur d'une brise divine.

— Et quand, pour t'admirer, ô cher panorama,
Dont l'aspect reposant tant de fois me charma,
Je gravis, recueilli, ma vieille cathédrale ;

Là, je laisse en ton ciel mon rêve chevaucher,
Cependant qu'ébloui par ta lumière astrale,
Je sens grandir en moi le culte du *Clocher !*

(*La Chanson de l'Anjou*).



IMAGES

A la mémoire vénérée
de mon PÈRE



CHARLES DOVALLE

POÈTE

NÉ A MONTREUIL-BELLAY, MORT EN DUEL A PARIS

1807-1829

A Charles BERJOLE

Lyrique et jeune il s'en allait sous les feuillées,
Par les chemins riants « tout seul avec son cœur »,
Foulant l'herbe et les fleurs que l'aube avait mouillées.

Il se grisait d'air pur comme d'une liqueur.
Tout en suivant le vol d'une « Bergeronnette »,
Son âme s'emplissait d'une étrange langueur :

Tandis que l'oiselet sifflait sa chansonnette,
Lui, poète, il songeait aux choses de l'amour,
Aux charmes que dégage un col de bergerette,

Il allait, tantôt triste et tantôt plein d'humour.
Il laissait, librement, ses « errantes pensées »,
S'enfuir, blancs papillons, dans la splendeur du jour.

Parfois, près d'un « marais » aux rives nuancées,
Il restait, écoutant le radieux fredon
Des ailes et le bruit des tiges balancées.

Alors il demeurait en un mol abandon ;
Mais, soudain réveillé par quelque joyeux rêve,
Vite il mettait en vers le « Curé de Meudon ».

Si, marchant au hasard, par la plaine ou la grève,
Il découvrait au loin les tours d'un vieux manoir,
Que le Temps, jamais las, ronge, ronge sans trêve ;

Il évoquait bientôt en un doux nonchaloir,
Un beau Loïs penché près d'une châtelaine,
Bavardant tendrement à la faveur du soir.

Puis, il continuait par la grève ou la plaine,
Semant de tous côtés des vers et des chansons
Que les printemps aimaient confondre à leur haleine.

Cependant, délaissant le bleu des horizons,
Un jour il arriva dans une grande ville,
S'exila des sentiers, des champs et des buissons :

Il vit Paris ! Paris et sa foule mobile ;
Paris dur aux oiseaux, cruel aux ménestrels,
Qui broie à la fois l'aile et la lyre fragile ;

Paris dont le cœur vibre aux rythmes éternels,
Mais cité qui, souvent, se fait sombre et fatale,
Cache dans ses recoins l'arme aux éclairs mortels,

Et laisse enfin tuer froidement un Dovalle !

GARNIER François-Claude

MÉDECIN

1759 - 1844

BUSTE PLACE DE LA LAITERIE

SCULPT. DAVID D'ANGERS

A *Guillaume* CARANTEC.

Passants qui traversez par hasard cette place,
Faites halte ! Il s'y dresse un humble piédestal :
Le vieillard qu'on y voit, gloire du ciel natal,
Aima les pauvres gens, ceux que l'âpre hiver glace.

Son cœur sublime et plein de bonté jamais lasse,
Avait la pureté d'une urne de cristal.
Fraternel, il savait combien il est fatal
Le sort des tristes gueux que la misère enlace.

Alors, il s'en allait, apôtre et médecin,
Par la ruelle humide et le quartier malsain,
Prodiguant sans compter ses soins à la SOUFFRANCE.

Il explorait les coins obscurs de la cité,
Beau comme un saint, vouant au bien son existence :
Prêtre de la Science et de la Charité.

Mgr FREPPEL Charles-Émile

1827-1891

STATUE MARBRE. CATHÉDRALE D'ANGERS

SCULPT. FALGUIÈRE

A *Pierre* BILLAUD.

Dans un coin de l'église énorme qu'il aimait,
Impassible et glacé, le grand prélat sommeille.
Parfois, une lueur violette ou vermeille,
Auréole son front neigeux comme un sommet.

Son âme est remontée à Celui qui soumet
La terre verdoyante et belle et l'ensoleille ;
Mais du fond de la mort il prête encor l'oreille
Aux besoins du troupeau que son verbe charmait.

Or, bien que des élus il ait reçu la palme,
Ce vieux berger, pourtant si sévère et si calme,
Reprendrait volontiers les anciens combats ;

Alors, parmi l'ampleur des voûtes élancées,
Court l'effluve des mots qu'il murmure tout bas,
Et l'église est toujours pleine de ses pensées.



BOREAU Alexandre

1803-1875

BOTANISTE

FONDATEUR DU JARDIN DES PLANTES D'ANGERS

BUSTE AU JARDIN DES PLANTES

SCULPT. GEORGES SAULO

Dans le cadre rieur du frais Jardin des plantes,
Voici Boreau, voici ce doux homme charmant,
Dont l'âme étudiait les fleurs en les aimant,
Depuis le lys neigeux jusqu'aux roses sanglantes.

Mais, il aimait aussi les ramures dolentes,
Dans lesquelles le vent sanglote éperdument ;
C'est alors qu'il créa ce lieu d'enchantement
Propre au repos rosé des jeunes Atalantes.

Et les arbres divins prodigues de douceurs,
Abritèrent la grâce exquise de leurs sœurs,
Les fleurs que le savant aimable avait semées.

Aujourd'hui, dans le bronze et dans l'éternité,
Son âme aspire encor leurs âmes parfumées,
Et son rêve sourit toujours à leur beauté.



BEAUREPAIRE Nicolas-Joseph

HOMME DE GUERRE

1740-1792

STATUE SUR LE PONT DU CENTRE

SCULPT. L.-MAXIMILIEN BOURGEOIS

Enfant de Coulommiers, mais angevin de cœur,
Noble, stoïque et beau, se dresse Beaurepaire.
L'ardente expression de ses yeux, que tempère
Un rayon de bonté, décèle sa vigueur.

Il jette un long défi haineux au subjugueur...
Il voit Verdun qui saigne et qui se désespère...
Coûte que coûte il veut le refaire prospère,
Repousser de ses murs le prussien vainqueur...

O rage! que vient-il soudainement d'entendre?
Quoi, la fière cité parlerait de se rendre?
D'offrir sa gloire avec les granits de son fort?...

Alors, c'en est assez! dans la peur de ce crime,
Le héros, librement, se donnera la mort,
Rendant à Dieu son âme innocente et sublime!

BORDILLON Grégoire

HOMME POLITIQUE ET ORATEUR

1803-1867

BUSTE SUR LA PLACE QUI PORTE SON NOM

SCULPT. E. MACÉ

Il vécut simplement et pourtant il fut grand ;
Son âme entrevoyait dans sa soif de justice
L'Avenir radieux que tout poète tisse,
Dont il sait se leurrer, dont il va s'enivrant.

Tribun harmonieux, homme droit et vibrant,
Il marchait parmi ceux qui font le sacrifice
Généreux de leur cœur, sans autre bénéfice
Que l'antique mépris du monde indifférent.

Mais, quand l'illusion miroite au fond de l'âme,
Il est si doux, si doux d'en aviver la flamme !
Son éblouissement répand tant de clarté !...

Or, il allait, croyant dans la bonté des choses,
Gardant l'espoir qu'un jour une aube de beauté,
Dispenserait à tous de l'azur et des roses !

CHEVREUL Michel-Eugène

CHIMISTE

1786 - 1889

STATUE AU JARDIN DES PLANTES

SCULPT. EUG. GUILLAUME

Ton front brillait, cerclé de songe et de beauté,
O vieillard qui mourus à l'âge des prophètes ;
Comme la leur, ton âme aimait hanter les faîtes,
Et comme eux tu touchas du doigt la Vérité.

Voyageur attendu par l'Immortalité,
Bien des fois, le Savoir, plein de routes secrètes,
Te surprit explorant ses savanes abstraites,
Te vit sortir vainqueur de leur obscurité.

Et plus tu te penchais sur la Science amère,
Plus ton front de penseur dégageait de lumière,
Et plus il rayonnait majestueusement.

Aussi, du nord au sud, et de l'Alpe à la Loire,
Quand ton esprit astral prit place au firmament,
Il laissa le sillage éternel de ta gloire !

LENEPVEU JULES-EUGÈNE

PEINTRE

1819-1898

BUSTE, COUR DU LOGIS BARRAULT

SCULPT. INJALBERT

PRÈS d'un temple splendide aux marbres radieux,
Où le Maître sent bien qu'il est là, dans sa sphère,
Rêve éternellement le vieux peintre sévère,
Évocateur des rois, des martyrs et des dieux.

Il se souvient des jours lointains et studieux,
Où la Fable et l'Histoire et le Ciel qu'on révère,
Avec leurs Immortels et leur vaste atmosphère,
Calmes, posaient devant son pinceau glorieux.

Marie et Jeanne d'Arc dans leurs voiles d'aurore,
Vénus, François premier et bien d'autres encore,
Sont en effet venus devers lui tour à tour ;

Et la pourpre et l'Olympe où règne l'harmonie,
Et les vierges aux corps de lys, aux yeux de jour,
Revivaient, éclairés des feux de son génie.

TROIS POÈTES

RENÉ CHUDEAU

Les chansons qu'il chantait étaient fraîches et roses,
Elles étaient l'écho de celles des buissons,
Elles avaient des sons de flûte, de doux sons,
Elles disaient du bien des oiseaux et des roses.

MAXIME JUILLET

Il était attiré par les couchants moroses ;
Il offrait sa prière au Père des moissons ;
Il aimait saintement la Femme : ses chansons
Chantaient Dieu, l'amour chaste et la beauté des choses.

JULES REVELL

Droit comme un nautonier qui ne craint pas l'écueil,
Drapé dans un manteau de noblesse et d'orgueil,
Sévère, il dédaignait les routes de la foule.

— Leurs trois luths se sont tus, la mort les prit hier !
Et l'hymne des cyprès caresse de sa houle
Chudeau tendre, Juillet croyant et Revell fier.

MARGUERITE D'ANJOU

I

PONT-A-MOUSSON. — L'ENFANCE
1429

Dans les pourpris en fleurs du châtelet royal,
Sous la ramure verte où le chaud soleil joue,
La fille de René rit aux choses. Sa joue
Est comme un lever d'aube éclairant floréal.

Ses beaux yeux pleins de ciel, inondés d'idéal,
Suivent un papillon... mais, l'enfant fait la moue,
Car l'insecte fleuri, tout à coup, la déjoue,
S'enfuit, ne veut pas être un papillon féal.

Tout près d'elle, sa mère, Isabeau de Lorraine
L'admire, cependant que son âme sereine
Se trouble par moments d'un pressentiment noir :

Si cette blonde enfant que la brise caresse,
Qui remplit de gaîté sa vie et son manoir,
Allait connaître un jour le deuil et la tristesse?



II

NANCY. — LE MARIAGE

1445

Héroique cité, réjouis-toi, Nancy!
Fais dans tous tes clochers sonner toutes tes cloches!
Sois joyeuse! Les jours de paix sont enfin proches!
Bientôt le sol français n'aura plus de souci :

Pour apaiser l'anglais farouche sans merci,
Ce jour d'huy, dans tes murs sombres comme des roches,
Marguerite d'Anjou, la vierge sans reproches,
Donne au roy Henry six sa main, son cœur aussi.

Oui, Marguerite monte au trône d'Angleterre :
Mais son verbe vibrant et noble autant qu'austère
Fera valoir les droits du cher pays natal...

D'ailleurs, devant sa grâce adorable de femme,
O France! il faudra bien que cet anglais fatal,
Renonce pour toujours à sa querelle infâme!



III

LONDRES. — LE TRONE

1445-1475

Trève à l'illusion gens de France! malgré
La grandeur de son but et l'éclat de ses charmes,
La bonne Marguerite est en proie aux alarmes...
Elle règne, et déjà son cœur bat, ulcéré!...

Elle règne... et soudain son trône est empourpré
Par des ruisseaux de sang cher à son âme en larmes,
Et jouet des partis ennemis et des armes,
Il lui faut hélas! fuir un royaume exécré...

Elle s'exile et va par les routes champêtres,
Tragique, maudissant sans relâche les traîtres,
Assassins de son fils, tueurs de son époux...

O misère ! n'avoir plus d'enfant, plus de rêves,
Et veuve, s'en aller au vent des hasards fous,
Sous des cieux incléments, vers d'incertaines grèves !...



IV

L'ANJOU. — LE REPOS

1476-1482

CEPENDANT elle a su du fond de ses malheurs,
Qu'il est un lieu riant où l'azur est amène,
Que traverse la Loire, où serpente la Maine,
Harmonieusement orné de mille fleurs.

Elle a su que ce mol éden calme les pleurs,
Que sa brise odorante emporte toute peine,
Et, soufflant dans les cœurs blessés sa tiède haleine
Cautérise les maux, adoucit les douleurs!

Alors, au doux manoir dévot de Reculée
Dans ce pays de rêve, à jamais isolée,
Ses tristes yeux taris se rouvrent au ciel bleu;

Elle y voue humblement son âme à la prière,
Jusqu'à l'heure suprême où, rappelée à Dieu,
La mort clora sa vie au châtel de Dampierre!

V

ANGERS. — L'IMAGE

1901

SCULP. MATH. MOREAU

O Reine, notre Anjou te vénère! Aujourd'hui
Ton image de bronze, impérissable emblème,
Projette sa beauté sous le firmament blême,
Éternellement pure et jeune, grâce à lui!

Grâce à lui ta poitrine a retrouvé celui
Qu'elle allaita, l'enfant qui te disait : « Je t'aime »!
Grâce à lui ton front porte encor le diadème,
Symbole éblouissant du trône qui t'a fui!

Grâce à l'Anjou tu peux défier l'Angleterre,
Car là, dans nos vieux murs, sur notre vieille terre,
Elle n'oserait pas retuer ton enfant!

Tu peux emplir de ciel ta rêverie amère,
Aimer toujours la « Rose » et, les cheveux au vent,
Te livrer follement à ton amour de mère!

LE ROI RENÉ

1409-1480

I

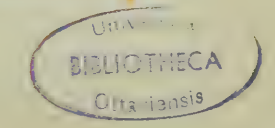
BALLADE POUR LUI CRIER : GLOIRE !

Au maître Frédéric ***MISTRAL.***

AIMONS-LE tous notre bon roi René,
Aimons le preux au langage sonore !
La Muse ailée aussitôt qu'il fût né
Mit à son front que déjà l'aube dore
Un diadème et de rêve et d'aurore.
Ce fut un vrai chevalier-troubadour,
Jongleur de mots et guerrier tour à tour :
Son âme aimante, invisible alouette,
Fuyait souvent le châtel ou la tour :
Sus ! angevins, gloire au prince-poète !

Ce roi divin par les dieux couronné,
Brille entre ceux dont l'histoire s'honore.
Quand, sous ses doigts son luth avait sonné,
Longtemps après on l'écoutait encore.
Les frais jardins que la rose décore,
Toutes les fleurs le remplissaient d'humour ;
Il rayonnait aux tribunaux d'amour ;
Son « gay sçavoir » et sa verve follette
Réjouissaient les dames de sa cour :
Sus ! angevins, gloire au prince-poète !

Lorsque, captif, de Mars abandonné,
Par le malheur qui glace et qui dévore
Il se sentait fortement enchaîné,
L'Art à son cœur que le destin perfore,
Offrait bientôt sa radieuse amphore.
Il adorait les tournois en plein jour ;
Cavalcadait comme un cavalcadour,
Et l'on voyait sa noble silhouette,
Tantôt au nord, tantôt près de l'Adour :
Sus ! angevins, gloire au prince-poète !



ENVOI

O Roi qui fus loyal et sans détour,
Que notre ciel inconnu de l'autour,
De ton esprit, de ta harpe muette,
Soit à jamais le lumineux séjour !
Sus ! angevins, gloire au prince-poète !



LOS

EN FORME DE RONDEAU POUR LE PEINTRE

II

Au roi René, paladin immortel,
Poète-preux, renommé comme tel,
Salut ! Il fut ton disciple, ô Palette !
Aussi, sa gloire étincelle, complète
D'avoir nourri son rêve à ton autel.

Foin du cimier, de l'estoc, du martel :
Dame peinture éclairait son castel,
S'offrait ou blanche, ou rose, ou violette
Au roi René.

Et ce bon prince, ennemi du cartel,
Savait trouver des douceurs de pastel ;
Et nul ne sut peindre mieux bachelette,
Buisson ardent ou madone seulette :
Que ce los aille, ailé comme un rondel
Au roi René !



AUTRE LOS

EN FORME DE RONDEL

POUR L'AMOUREUX ET LE MUSICIEN

III

SOUVENT René chantait sa Dame
Dans le silence du manoir :
Il disait son doux regard noir,
Sa lèvre en fleur et sa grande âme.

La musique est un vrai dictame :
Aussi, le cœur riche d'espoir,
Souvent René chantait sa Dame
Dans le silence du manoir.

Ah ! le divin épithalame
De sa viole dans le soir !
Près du roy l'Amour venait seoir,
Car l'Amour aime qu'on l'acclame !
Souvent René chantait sa Dame !

SONNET

POUR DIRE QUE LE COUCHANT AIME LE POÈTE

IV

L'HEURE crépusculaire empourpre l'horizon,
Et, sur les arbres fiers, beaux arbres d'avenue,
De devant que la nuit lunaire soit venue,
Met ineffablement sa brève floraison.

Tout se tait. Les oiseaux songent à la chanson
Qu'ils chanteront demain. La cité s'atténue.
Seul, le bon roi porteur de lyre continue
Son rêve que jamais ne trouble aucun frisson.

Immortel comme un dieu, debout dans la lumière,
Il accepte, serein, la lueur coutumière
Dont le soleil aimé le baigne chaque soir ;

Car, chaque soir ainsi, nimbé de couchant rose,
— Feu magique, reflet d'un divin encensoir, —
Il se dresse, sublime, en pleine apothéose (1).

1. Sculpt. David d'Angers.



ODE A DAVID D'ANGERS

I

INVOCATION A LA MUSE

MUSE, pose tes doigts aux cordes de ma lyre !
Insuffle à ma pensée un céleste délire,
Je veux chanter un dieu !
Je veux chanter le Maître admirable et sublime,
Dont le regard tourné vers une auguste cime,
Rayonna plein de feu !

Inspire-moi des mots d'airain, des mots de marbre,
Larges comme le bruit qu'en passant dans un arbre
Font les souffles du ciel !
Fais jaillir de mon sein l'unique symphonie
Qu'il faut pour exalter la splendeur du génie
Au vol surnaturel !

Que je sois un moment, par Toi, semblable au prêtre
Qui chante à deux genoux, la louange de l'Être
Créateur des soleils!
Que mon hymne soit saint! qu'il ressemble aux cantiques,
Aux chœurs divins scandés par les bardes antiques,
Dans les temples vermeils!

Fais qu'emporté, soudain, par ta grande aile austère,
Mon verbe enthousiaste abandonne la terre
Pour monter dans l'azur!
Fais qu'il emplisse alors les plaines de l'espace!
Ordonne qu'il soit tel que la brise qui passe :
Ineffablement pur!

Qu'il soit comme la voix d'une bouche invisible!
Qu'il descende d'en haut vers la terre paisible,
Vers les fières cités!
Qu'il se fasse écouter des Lutèces, des Romes;
Qu'il trouve le chemin qui mène au cœur des hommes
Épars de tous côtés!

Qu'il leur dise : « Hôtes vains de ces villes superbes;
Vous aussi, moissonneurs, amis des blondes gerbes
Et des champs radieux :
Quand l'homme sent en lui la magique étincelle;
Quand de son vaste front tout son rêve ruisselle,
Il est l'égal des dieux! »

Qu'il leur dise : « Celui qui conçoit et qui crée
A droit à tout l'encens de la terre sacrée
Avide de beauté!
Tout comme elle, il tressaille et sa pensée enfante,
Et son œuvre surgit à jamais triomphante
Faite d'éternité! »

II

AU MAÎTRE

David, sois donc trois fois loué parmi les Maîtres!
Sois loué par le chœur homérique des êtres,
Toi dont le songe immense embrassa l'univers!

Sois loué, sois trois fois loué, pur statuaire,
O titan, sur lequel la mort mit un suaire
Que n'attaquera pas l'affreuse dent des vers !

Car ce drap impalpable est le tulle de gloire
Qu'à peu d'hommes réserve hélas ! la sombre Moire,
Et le tien a pour trame un réseau de rayons !
Il est entièrement tissé de la lumière
Dont le cercle éternel miroite aux fronts de pierre
Que tu perpétuas en blanches visions !

Car le marbre impassible et l'argile glacée
Se métamorphosaient sous tes doigts en pensée :
Une âme revivait soudainement en eux !
Et la Moire devant ta force et ton audace.
Reculait, comme une ombre infâme qui s'efface,
Lorsque tu reprenais les grands morts à ses nœuds.

Mais tu n'attendais pas en ton impatience,
Que tes contemporains de Rêve ou de Science,
Fussent dans le tombeau pour les rendre immortels :
Aux Hugos prescients, aux Goëthes formidables,
Aux Aragos sondant des gouffres insondables,
Ton ciseau prodiguait le paros des autels.

Et toutes les cités, et tous les coins du monde,
Recevaient de tes mains, de ton âme féconde,
Un marbre lumineux qui défiait le Temps !
Et partout tu dressais des héros, des poètes,
Des tribuns exaltés aux fières silhouettes,
Qui retrouvaient par Toi leurs rêves palpitants.

Et c'est pourquoi ton Œuvre est une œuvre de vie,
Une œuvre qui frissonne et qui nous fortifie,
Et par elle, toujours, tu vivras, ô David !
Tu vivras en ta belle et triste *Jeune Grecque* ;
En ton blanc *Fénelon,* noble et doux archevêque ;
Tu vivras dans le chantre héroïque du Cid !

N'entends tu pas l'exquis *Racine*:
Chéverus rayonnant de foi:
Condé dont le geste fascine;
Gutenberg, l'impétueux *Foy*:
René, chevaucheur de chimère:
Delavigne, prêtre d'Homère;
Talma rêveur, *Molé*, *Bara*:
Toutes ensemble tes statues
Dont la lueur va jusqu'aux nues
Dire aux astres : David vivra!

Tu vivras dans cette œuvre imposante et divine,
Où ton cœur incarna le généreux *Bonchamp*,
Le magnanime chef mort au milieu des champs,
Pour son Dieu, pour son Roi, sur sa terre angevine!

Ah! devant ce chef-d'œuvre inouï, l'on devine
Que tu le caressas de mille soins touchants,
Et l'on sent qu'il n'est point d'assez sublimes chants
Pour en magnifier la splendeur ivoirine.

Et l'on voudrait le voir se dresser dans le ciel,
Tel qu'il nous apparaît, presque immatériel,
Débordant de pardon et de mansuétude ;

Nimbé d'un sentiment si parfait et si doux,
Que tout notre être en est plein de béatitude :
Alors, pieusement, on admire à genoux !.....

Tu vivras comme les Sophocles
Toujours jeunes malgré les ans !
Tu vivras sur le flanc des socles,
Dans tes bas-reliefs frémissants :
Dans ces énormes commentaires
Qui disent les hauts faits austères
De tes héros deïfiés ;
Dans ces cent et cent pages amples
Qui sont d'éblouissants exemples
Pour nos orgueils stupéfiés !

Dans ces images de batailles
Où tu montras nos grands aïeux,
Cribleurs d'hommes et de murailles,
Avec des éclairs dans les yeux :
Dans ces hurleurs de Marseillaises
Qui ne craignaient monts ni falaises
Et mouraient héroïquement ;
Fiers de donner dans leur furie
Leur sang vermeil à la Patrie
A la face du firmament.

Tu vivras dans les traits robustes
De ces hommes à longs cheveux
Que ton Art et ton Rêve augustes
Fixèrent en dessins nerveux :
Dans les rudes visages mâles
Tannés par la pluie et les hâles
De cette race de chouans :
Race vaincue et non soumise
Que tu savais, en ta franchise
Être une race de géants !

Tu vivras dans l'œuvre sereine
Qui plane au-dessus de Paris,
Et qui s'étale souveraine
Aux regards des hommes surpris :
Dans ce *Fronton* sévère et vaste
Qui couronne de tout son faste
L'entablement du Panthéon ;
De ce temple où tu devrais être,
Où tu devrais dormir, ô Maître,
Phidias doublé de Solon !

Tu vivras dans toutes ces choses
Comme Dieu vit dans les rayons :
Et tout comme il vit dans les roses,
Tu vivras dans tes *Médaillons* ;
Dans ces figures magnifiques,
Que seules des mains séraphiques
Pouvaient modeler en beauté ;
Et faire en sorte que par elles,
Par leurs lumières irréelles
Un grand siècle soit reflété.

Tu vivras comme Michel-Ange!
Comme ces lointains inconnus
Qui taillaient dans des blancheurs d'ange
Les Dianes et les Vénus :
Car tu laissas toute ton âme
Tout ton rêve, toute ta flamme.
Tous tes pensers religieux,
Tout ton majestueux caprice.
Toute ta force créatrice,
Dans tes marbres prodigieux !

Aussi, vers le ciel de ta gloire
S'exhale le psaume béni
Qui divinise ta mémoire
A tout jamais dans l'infini !
Et cette profonde musique
Grave comme une strophe orphique
Aux beaux jours de l'antiquité :
Égale à ton puissant génie,
Dans un océan d'harmonie,
Chante ton immortalité!

ENVOI

O Muse, emporte donc ma lyre faible et vaine;
Avec soin fleuris-la de myrte et de verveine,
Et va trouver David dans la cité des cieux :
A ses pieds mets-la vite en guise d'humble offrande.
Comme on offrait jadis, au temps de la légende,
Le meilleur de son bien pour satisfaire aux dieux !



PROMENADES
DOMINICALES

C'était alors des ris,
Des sauts, des gambades, des cris.

(FLORIAN.)

A Gustave MOUCHET.



RONDEL AUX LISEURS

AU cours des souriants rondels
Qui retracent nos promenades,
Simplement, sans turlupinades,
L'Amour chante avec les oisels.

Ses bavardages éternels
Ont des douceurs de sérénades
Au cours des souriants rondels
Qui retracent nos promenades.

Liseurs gais ou qui semblez tels,
L'Amour aime les escapades.
Aussi, l'écho de ses gambades,
Rit dans les bois, près des castels,
Au cours des souriants rondels.

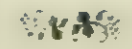


BOUCHEMAINE

Au milieu de ses verts entours
Éclatants comme une émeraude
Où l'abeille d'or aime et rôde
Bouchemaine coule ses jours.

Il regarde, heureux, les amours
Qui s'en vont, ailés, en maraude,
Au milieu de ses verts entours
Éclatants comme une émeraude.

Car, Bouchemaine aima toujours
Voir Rosette, gaie ou penaude,
Recevoir des baisers en fraude
Dessus sa nuque de velours
Au milieu de ses verts entours.



LA POINTE

Le bateau file vers la Pointe,
Vers la liesse et vers les fleurs,
Vers les oiselets persifleurs,
Vers les bois que le vent épointe.

L'amoureuse à l'amant s'est jointe :
Sa joue a de fraîches couleurs...
Le bateau file vers la Pointe,
Vers la liesse et vers les fleurs...

De tous côtés dressant leur pointe,
Force clochers semblent songeurs;
La rive est pleine de pêcheurs,
Et, tandis qu'il les désappointe,
Le bateau file vers la Pointe.

PRUNIERS

Avec ses deux moulins jolis,
Jolis et gais, Pruniers m'amuse.
Ses prés réjouissent ma Muse,
Dès qu'ils sont par Flore embellis.

Sa verdure est un vrai fouillis ;
Sur son coteau le soleil muse.
Avec ses deux moulins jolis,
Jolis et gais, Pruniers m'amuse.

Entre ses champs et ses treillis,
La Rime, maîtresse qui m'use,
Me fait ouïr sa cornemuse...
Pruniers rit même aux cœurs vieillis,
Avec ses deux moulins jolis.



AVRILLÉ

ENTRE ses rangs de peupliers,
Dans une paix enchanteresse,
Les chercheurs d'amoureuse ivresse
Vont vers ses bois hospitaliers.

Cœurs jeunes par l'amour liés,
Éros les remplit d'allégresse,
Entre ses rangs de peupliers,
Dans une paix enchanteresse.

Le soir, tout le long des halliers,
Pleins de joie et pleins de paresse,
Sous la lune qui les caresse,
Ils s'en reviennent, familiers,
Entre ses rangs de peupliers.



LE PORT-DE-L'ILE

QUAND reviennent les beaux dimanches,
Les jours de joie et de soleil,
Il n'est vraiment rien de pareil,
Au Port-de-l'Ile sous les branches.

On y boit sur de vieilles planches
Un vin pétillant et vermeil,
Quand reviennent les beaux dimanches,
Les jours de joie et de soleil.

Tandis que roses et pervenches
Parfument la brise en éveil,
Amour donne ici maint conseil
Aux fillettes roses et blanches
Quand reviennent les beaux dimanches.



ÉPINARD

Dans les senteurs énamourantes
Qui montent des meules de foin,
Épinard est un petit coin
Où l'on voudrait avoir des rentes.

Blanc comme les blanches Sorrentes,
On l'aperçoit, là-bas, au loin,
Dans les senteurs énamourantes
Qui montent des meules de foin.

Aussi, les âmes délirantes,
Dont l'amour est l'unique soin,
S'en vont-elles, sans nul témoin,
Vers ses ruelles attirantes,
Dans les senteurs énamourantes.

ÉCOUFLANT

Au-delà de l'Ile-d'Amour,
Où s'abrita plus d'une idylle,
Le clocher d'Écouflant rutile,
Sous le rayonnement du jour.

Sa musique est pleine d'humour,
Sans grandes phrases et sans style,
Au-delà de l'Ile-d'Amour
Où s'abrita plus d'une idylle.

La Sarthe luit comme un atour.
Chacun de ses bords est fertile :
La jeunesse y rève, futile,
Tout en se rendant au vieux bourg.
Au-delà de l'Ile-d'Amour.

ÉRIGNÉ

Dès que tout rit, chante, roucoule,
Aux sentiers fleuris d'Érigné,
Cherchant un repos bien gagné,
Les angevins s'en vont en foule.

Les souffles ont des bruits de houle.
Dans les arbres, dans l'air igné,
Dès que tout rit, chante, roucoule.
Aux sentiers fleuris d'Érigné.

— Mignonne, vois, le jour s'écoule,
Le roi Soleil s'est éloigné,
Mais Érigné reste imprégné,
Du charme que l'heure déroule,
Dès que tout rit, chante, roucoule.



LE FENDEUR D'ARDOISES

Pour le patron du pays angevin,
Pour saint LÉZIN qui fut un bon évêque,
Et qui, là-haut, de son palais divin,
Aime toujours l'ardoise et l'ardoisier avecque



LE FENDEUR D'ARDOISES

FIER, au-dessus de la « butte »,
Poind son solide tue-vent,
Son tue-vent vainqueur du vent,
Sylvestre comme une hutte.

Que le ciel soit tout azur,
Ou que l'autan fasse rage,
C'est là que, plein de courage,
Il fend son bloc d'un bras sûr.

Il semble alors vraiment drôle,
Cocasse autant qu'un bouffon,
Quand, guêtré d'un gros chiffon,
Il joue au grand air son rôle.

Mais, sous l'outil anguleux,
Que, de l'aube au couchant rose,
Il manie en virtuose,
Naissent de beaux carrés bleus.

Et cette légère ardoise
Aux contours si délicats,
Qu'il façonne avec fracas,
Gonflé d'orgueil il la toise :

Et soudain il se croit grand ;
Son schiste vaut le carrare :
Il est bien l'artisan rare
Qui rayonne au premier rang !

Pourtant, comme après la peine,
Il n'est point de plaisir vain,
Il vide en vrai sac-à-vin,
Force pots sans perdre haleine.

A ce pourfendeur de maux
N'allez pas chercher querelle ;
Plus tapageur que la grêle,
Il vous criblerait de mots :

De mots dénués de grâce,
Calembours qui sont les siens,
Propos rabelaisiens,
Sa verve étant un peu... grasse.

Et lui, qui se rit des rois,
Sur sa « butte » il règne en maître,
Rien ne l'en pourrait démettre,
Car seul il vaut mieux quetrois.

Sous cet air chevaleresque,
Sous ce dehors triomphant,
Il reste très bon enfant,
Naïf même, ou du moins presque.

En un mot, — détails touchants —
Grâce à lui « l'ardoise fine »
Met sa nuance divine,
Aux palais, aux toits des champs.

Voilà donc quel est cet homme,
Parfois grave, souvent fou,
Cet ardoisier de l'Anjou,
Dont on parle jusqu'à Rome.



VIEILLES COUTUMES

ASSEMBLÉES

Au souvenir chantant
de Théodore DE BANVILLE.



L'ASSEMBLÉE

DE

LA « BASMETTE »

(22 JUILLET)

Pour rester gais tout le long de l'année,
Une habitude aujourd'hui surannée,
Faisait aller, bras dessus, bras dessous.
Corsages frais, jeunes gars, fiers époux,
A la « Basmette » au jour de l'assemblée.

Joyeusement, foule bariolée,
Ils enfilaient la séculaire allée
Qui les menait à ce doux rendez-vous
Pour rester gais.

Heureuse époque où la chanson ailée.
Fusait, de l'aube à la nuit étoilée,
Pleine de mots moqueurs, bientôt absous !
Où ne fallait, aux sages comme aux fous,
Que le plaisir d'une seule journée
Pour rester gais !

L'ASSEMBLÉE

DITE DES

« POMMES CUITES »

LE JOUR DE LA SAINT-MAURILLE,

AUX PONTS-DE-CÉ

QUAND vient le jour des « Pommes cuites »
Orgue des bons chevaux de bois,
Tu mets les tympans aux abois,
Avec tes musicales suites.

Pourtant, par tes vieux airs séduites.
Les belles écoutent ta voix,
Quand vient le jour des « Pommes cuites »
Orgue des bons chevaux de bois !

Ce ne sont que tendres poursuites,
Ce ne sont que propos gaulois,
Le franc Rire impose ses lois,
Les mariniers prennent des cuites,
Quand vient le jour des « Pommes cuites »



L'ASSEMBLÉE

DE LA

« BAILLÉE DES FILLES »

LE JOUR DE L'ASCENSION, AUX PONTS-DE-CÉ[1]

A LA Baillée, allez, allez les filles,
Et faites-vous fraîchettes et gentilles !
A vos appas qui fleurent le printemps,
Vite, ajoutez vos bonnets palpitants,
Vos tabliers de soie et vos mantilles.

L'une de vous, à l'ombre des ramilles,
Doit aux poissons qui s'en vont par flottilles,
Tendre un filet dans les flots miroitants
A la Baillée.

1. Autrefois, ce jour-là, une jeune fille était choisie pour jeter une « baillée » ou filet dans la Loire.

Mais à son tour, sous l'œil des joyeux drilles,
L'Amour, fleuri d'œillets et de jonquilles,
Épris soudain de vos yeux. de vos dents,
Vous retiendra sous des réseaux ardents,
Qui vous feront oublier vos aiguilles
A la Baillée !

LES ŒUVRES

A Auguste DORCHAIN.



A Lucien MIGNON

SUR SON AQUARELLE :

VIEUX TOITS, LE SOIR, A ANGERS.

Quelques vieux toits, noirs sur le ciel :
Brumeuse au fond, la cathédrale,
Douce silhouette spectrale
Dans l'espace immatériel.

L'effleurement presque irréel
Et la caresse nocturnale
De la rêverie idéale
Qui conçut ce coin d'Angers tel :

Caresse émue où l'on devine
L'amour de la cité divine
Où se plaisent vos pas, mes pas;

L'amour de la ville embaumée
Qu'on aime toujours, n'est-ce pas,
Comme on aime une bien-aimée

SUR LE « GRINGOIRE »

DU

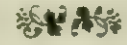
STATUAIRE ANGEVIN : Léon MORICE

Oui, Gringoire, c'est bien! de poursuivre à travers
Les hommes, noble et fier, sans relâche, sans trêve,
La flamme caressante et pure d'un beau rêve,
Malgré la faim et la misère et les hivers.

Oui, Morice, c'est bien! d'affronter les revers,
Et de s'en aller seul, sur quelque aride grève,
Pour voir en soi, comme une aurore qui se lève,
Le soleil des songeurs et des faiseurs de vers.

Aussi, comme tu l'as compris ton doux Gringoire!
Ah! dans ses traits et sur son front c'est ton histoire,
Et c'est ta vie et c'est ton âme qu'on y voit!

Car tu sais bien qu'il fut ton frère et qu'il t'enseigne
La patience dans les maux quand le cœur saigne,
Et sous le poids de la douleur à marcher droit!



SUR LE « REMORDS »

DU MÊME

MUSÉE D'ANGERS

Soleils du ciel c'est fait ! Hélas ! l'Irréparable
Est fait ! Et nulle Force, et rien, pas même Dieu,
Rien ne put empêcher qu'un noir forfait ait lieu,
Et Caïn de tuer et d'être misérable.

Et Caïn s'est enfui dans le désert de sable,
Au hasard, les yeux pleins encor d'un mauvais feu,
Cherchant pour s'y cacher l'horreur d'un sombre lieu,
Car, déjà, le Remords, le tenaille, implacable.

Et las, il s'est assis, sur un roc écarté...
Et seul, sinistre, il souffre, il souffre, épouvanté :
Il sent grandir en lui la torture éternelle...

Mais le rêveur, devant cet être décharné,
Frémit aussi, frémit de penser qu'aucune aile
N'apaisera jamais la douleur du damné !

LA MISÈRE

STATUE DE J. DESBOIS, SCULPT. ANGEVIN.

MUSÉE D'ANGERS.

A Léonce DEPONT.

C'EST bien Elle ! accroupie et sombre, la Misère !
Squelette abandonné même de ses haillons ;
Fantôme insexuel insensible aux rayons,
Inconscient hélas ! du bonheur nécessaire.

Dans son corps décharné que la bise lacère,
La vermine hideuse et les privations,
Ont creusé, sans merci, de repoussants sillons.
La foule s'en détourne ainsi que d'un ulcère.

— Devant l'homme trop dur pour être fraternel,
O spectre ! étale donc ton martyre éternel
Et plante dans son cœur l'acier de ton reproche !

Mais, pour te consoler de ton infirmité,
Dis-toi qu'il est un mal dont nul autre n'approche :
L'âme en proie à la Faim, loin du ciel convoité.

LA MORT

GROUPE DU MÊME

MUSÉE D'ANGERS

A Henri ALLORGE.

GÉMISSANT et crispé sur sa dernière couche,
Terrassé sans répit par le Mal qui le mord,
Soudain, l'homme a senti le souffle de la Mort
Se mêler aux derniers effluves de sa bouche.

Le regard de son âme a vu sa face louche,
Perçu son rire noir sombre comme un remord,
Et, saisi de terreur, effrayé de son sort,
Il cherche à repousser le fantôme farouche.

Il voudrait reculer l'immuable Sommeil,
Tendre encor, puis encor ses lèvres au soleil,
Lier en lui la Vie ainsi qu'on lie une aile !

Car, l'Homme, quel qu'il soit, juste ou non, faible ou fort,
Sur le seuil du non-vivre et de l'Ombre éternelle,
Aura toujours la peur tragique de la Mort !



AU HASARD DE LA ROUTE

Adoncques leur dis que j'estoye
Pèlerin cheminant sa voye...
(Le roi René).

Sans cesse en divers lieux errant à l'aventure,
Des spectacles nouveaux que m'offre la nature,
Mes yeux sont égayés;
Et tantôt dans les bois, tantôt dans les prairies
Je promène toujours mes douces rêveries,
Loin des chemins frayés.
(Jean-Baptiste Rousseau).

A l'âme tendre de ma MÈRE



RONDEL

POUR SE REMETTRE EN ROUTE

A la compagne de voyage.

Pour adoucir un peu nos maux,
Prenons la route qui serpente,
Parmi les vignobles en pente,
Dans le silence des hameaux.

Le ciel et les champs seuls sont beaux ;
La nature est douce et calmante.
Pour adoucir un peu nos maux,
Prenons la route qui serpente.

Allons voir paître les troupeaux
Affamés d'herbe appétissante;
Puis, cherchons une verte sente,
Et l'ombre de bons vieux ormeaux
Pour adoucir un peu nos maux.



CE QU'ON ÉCRIT

QUAND ON SOUFFRE

Le cœur de l'homme souffre tant,
Qu'il a parfois besoin de baume.
Jamais en lui le mal ne chôme,
Toujours le mal en lui s'étend.

Il sait que tout est inconstant
Et fugitif comme un fantôme.
Le cœur de l'homme souffre tant
Qu'il a parfois besoin de baume.

Si le bonheur auquel il tend,
Moins saisissable qu'un atôme,
Existait sous un toit de chaume,
Il s'y blottirait dans l'instant :
Le cœur de l'homme souffre tant!

REQUÊTE

POUR ÊTRE ASSURÉ D'UNE CHAUMIÈRE

O mon doux pays! ô mon ciel!
Réserve-moi cette chaumine,
Vers laquelle mon cœur chemine,
Avec l'espoir d'un peu de miel.

Je ne veux que l'essentiel :
L'arbre et l'abri que le temps mine!
O mon doux pays! ô mon ciel!
Réserve-moi cette chaumine.

Là, sous ce toit, vieux ménestrel,
Ne craignant vent, pluie et famine,
Devant que la mort me termine,
Je m'écrierais, exempt de fiel :
O mon doux pays! ô mon ciel!



LE MATIN

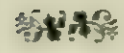
A Gaston PORTEVIN.

Le soleil vient d'ouvrir sa royale paupière ;
Déjà, son regard d'or projette ses rayons,
Sur les guérets où l'homme a tracé des sillons,
Sur le hameau pointant son blanc clocher de pierre.

La brume des coteaux fait place à la lumière ;
L'aurore semble dire à la terre : rions !
La fleur ouvre son cœur et l'offre aux papillons ;
Le bonheur envahit l'étable et la chaumière.

Un cantique imprécis, immense chant d'amour,
Monte ineffablement dans la splendeur du jour,
Car l'aube c'est l'Espoir, et l'Espérance chante !

Mais, comme on se souvient des beaux poèmes lus,
J'évoque, en admirant ce réveil qui m'enchante,
Les matins regrettés qui ne reviendront plus.



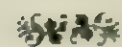
CLOCHERS

Clochers pleins de mystère et de rêve et de voix :
Clochers dont la musique est l'unique compagne ;
Sveltes clochers chanteurs que la brise accompagne ;
Clochers moussus, plus hauts que la cime des bois.

Gais clochers surmontés d'un coq et d'une croix ;
Clochers brumeux perdus au loin dans la campagne ;
Clochers qui dispensez sur la terre, ce bagne,
Les cantiques d'espoir enclos en vos parois.

Je vous aime, clochers des paisibles villages,
Clochers humbles, clochers voilés de verts feuillages,
Enveloppés de paix, rutilants de soleil ;

Surtout, quand cette paix dorée et familière,
Descend sur vous tout droit de l'azur sans pareil,
Qui verse sur l'Anjou sa joie et sa lumière !



LA MEIGNANNE

T'en souviens-tu ? c'était un jour d'été :
Nous devisions en toute liberté,
Faisant, dispos, la route paysanne
Qui mène au bourg feuillu de la Meignanne,
Que nul poète encore n'a chanté.

Halliers et champs offraient tant de beauté,
Que je redis, songeant à la gaîté
Des fleurs ornant la branche et la liane :
T'en souviens-tu ?

Et dans ce bourg où l'homme avait lutté,
Farouche et grand en sa simplicité,
Pour repousser la nouvelle Ariane,
Nous revivions la bataille « chouanne »,
Tout en goûtant le repos souhaité...
T'en souviens-tu ?



LA ROSÉE

A Gustave DROUX.

Sur les prés et les fleurs, sur les champs assoupis
Qu'une brise légère et fraîche effleure à peine,
La nuit a laissé choir de son écrin d'ébène,
Perles et diamants, corindons et rubis.

Et les champs où l'été fait mûrir les épis,
Les bons guérets féconds cultivés à grand'peine,
Et les prés et les fleurs que le printemps ramène,
Offrent le riche aspect d'un lumineux tapis.

Sous le soleil riant qui rayonne et ruisselle,
Prés, fleurs, guérets, halliers, tout flamboie, étincelle,
Tandis qu'un angélus chante dans le lointain !...

O vision du ciel ! adorable féerie !
O ce rêve éclairé par les feux du matin,
Avec, là-bas, au loin, cette cloche qui prie !

LE MESNIL

A Henri COUTANT

Sur le flanc du coteau qui va, longeant la Loire,
Avec son clocher gris, ses faîtes inégaux,
Tout rouges, comme aux champs sont les coquelicots,
L'humble Mesnil miroite au fond de ma mémoire.

L'aube, quand je le vis, lui faisait une gloire ;
Ses cloches égrenaient leurs thèmes musicaux
Multipliés de tous côtés en longs échos :
Elles chantaient le Dieu dans lequel il faut croire !

Et j'écoutais ce chant religieux et doux,
Qui fait courber le front et fléchir les genoux,
Et saisit l'âme humaine en sa large envolée !

Et j'eusse comme vous aimé m'humilier,
Bons paysans pieux, gens de cette vallée,
Dont le cœur, simple et pur, saura toujours prier !

LE DIMANCHE

AU

MESNIL

A M. René BAZIN

Après s'être vêtus des hardes du dimanche,
La bonne métayère et le grave fermier,
Ont ensemble quitté la ferme calme et blanche,
Où poules et canards picorent le fumier.

Un tas blond de moisson se dresse près de l'aire :
Sous le fléau rustisque il gémira demain.
Le fleuve éblouissant roule son onde claire
Et suit, sans murmurer, son éternel chemin.

Le soleil matinal inonde de lumière
Chaumières et guérets qui sommeillent encor;
Cependant qu'invitant les gens à la prière,
Une cloche au loin chante et vibre comme un cor.

Un cri joyeux de coq, soudain, se fait entendre,
Suivi bientôt d'un cri pareil, non moins joyeux.
Un gras troupeau rumine, épars sur l'herbe tendre,
Et l'aboiement d'un chien trouble la paix des cieux.

La terre se réveille et rit. Une odeur fraîche
Qui fait aimer la vie en pénétrant les sens,
Et se fond aux parfums venus de chaque crêche,
Monte de la vallée ainsi qu'un pur encens.

Oh ! comme la nature est jeune et qu'elle est belle
Dans toute la splendeur de ses aubes d'été,
Et qu'il est bon alors de s'absorber en elle,
Et de mêler un rêve à sa sérénité !

Et là-bas, tout là-bas, la cloche vendéenne,
Appelle éperdument les rudes paysans ;
Elle exalte, sonore, au-dessus de la plaine,
La gloire du Seigneur, triomphante des ans.

Car là, dans ce milieu de vallée angevine,
L'homme observe humblement le jour dominical :
Son orgueil ne fléchit que sous la loi divine,
Et son cœur tout entier reste patriarcal.

Et le grave fermier, et la bonne fermière,
Délaissant pour un temps les champs luxuriants,
Le soc luisant, l'étable et la blanche chaumière,
Marchent austèrement, marchent en vrais croyants.

Ils vont par le sentier, frais encor de rosée,
Bordé de halliers verts, sinueux et montant,
A travers la campagne exquise et reposée :
Ils savent que l'église ombreuse les attend.

Ils veulent assister à la première messe,
Où, tout en feuilletant son gros paroissien,
Chacun à Dieu fera, sans phrases, la promesse
De lui rester fidèle et de lui rester sien.

Alors, agenouillés à la place où leurs pères
Invoquaient, autrefois, ardemment l'Eternel,
Ils entendront, fervents, les paroles sévères
Que le prêtre prononce et scande, solennel.

Et puis, la messe dite, et l'âme mise en joie,
Ils serreront les mains des autres laboureurs
Heureux de suivre tous une identique voie,
En cessant, ce jour-là, leurs champêtres labeurs.

Enfin, ils reprendront, car l'étable réclame,
Silencieusement le chemin raboteux
Que le chaud soleil d'août réjouit de sa flamme :
Le même qu'à l'aller, ils firent tous les deux.

Et, tandis qu'*Elle*, habile aux choses du ménage,
S'emploiera tout le jour aux seuls travaux permis,
Et que ses fils prieront, à leur tour, au village,
Lui, reverra ses champs aimés, ses champs amis.

Il restera longtemps appuyé contre un arbre,
Les yeux tantôt à terre et tantôt vers le ciel,
Dans la rigidité magnifique d'un marbre,
Simple, et n'ayant en lui rien d'artificiel.

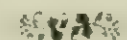
Et, quand le soir, les feux rouges du crépuscule,
Annonceront la fuite immense du soleil,
A cette heure où, devant la nuit, le jour recule,
Courbant l'univers las sous le poids du sommeil ;

Le grave métayer, la bonne métayère,
Inclinés au milieu de leurs nombreux enfants,
Adresseront ensemble, une même prière
Au Maître des saisons, des moissons et des vents.

Et contents d'exhaler vers lui leurs âmes pures,
Animés seulement par le désir du bien,
Pleins d'espoir en songeant aux récoltes futures,
Ils le remercîront du pain quotidien !

— O vous qui labourez en paix votre vallée,
Et resterez rivés au sol de vos aïeux,
Jusqu'au jour où la Mort, sinistrement ailée,
Glacera pour toujours vos cœurs religieux ;

Soyez fiers paysans de ma terre angevine,
Car votre âme, en gardant sa vieille austérité,
Cette âme que mon rêve admire et qu'il devine,
Met à vos fronts hâlés un rayon de beauté !

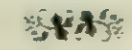


SEICHES

VRAIMENT les yeux sont ébahis,
Lorsqu'ils te voient, riant pays,
Car, au temps où l'herbe est fleurie,
Tes prés s'étalent en féerie,
Pleins de gras troupeaux réjouis.

Mêmement ils sont éblouis,
Devant ton Loir aux flots bleuis :
Rivière de joaillerie
Vraiment.

Alors, parmi tes joyeux cris,
A l'ombre de ton moulin gris,
Dans ta solitude chérie,
Le poète ravi s'écrie :
C'est ici le séjour des Ris
Vraiment !



VILLEVÊQUE

VILLEVÊQUE ! vieux bourg des évêques d'Angers !
Site dont le châtel épiscopal regarde
La vallée et l'eau bleue et fier, monte la garde,
Comme un pasteur qui craint pour les siens, les dangers.

Villevêque ! senteurs des foins et des vergers !
Moulins poudreux et gais que la farine farde !
Bords fleuris où l'Amour sans se lasser bavarde
Mieux encor qu'aux pays riants des orangers !

Villevêque! prés verts, joncs où la libellule
Meut éphémèrement ses deux ailes de tulle!
Villevêque! plaisir de l'ouïe et des yeux.

Chant des léards, reflets de l'eau, folle verdure,
Avec la profondeur magnifique des cieux,
Ajoutant leur féerie à ce coin de nature!



MIDI

A Madame Lucile NOBERT
du théâtre des Variétés

MIDI ! de l'or au ciel et de l'or sur la terre :
L'or igné du soleil, l'or si doux des moissons !
L'air seulement troublé par de rares frissons :
Vols musicaux de guêpe ou de coléoptère.

Le firmament n'est plus qu'un immense saphir ;
Huis et volets sont clos, rien ne bouge au village ;
Nul vent, nul souffle frais n'agite le feuillage ;
Dans les vergers les fruits semblent las de mûrir.

Les bœufs rêvent, couchés, sur la paille des crèches,
Attendant, patients, l'heure exquise du soir
Où, sous l'œil vif du chien, penchés à l'abreuvoir,
Ils éteindront le feu de leurs poitrines sèches.

La route qui s'en va toute blanche parmi
Les guérets éblouit. Les maisons éblouissent.
Seuls, les oiseaux tapis dans les arbres, jouissent
Du bonheur que leur verse à flots l'ombrage ami.

La vipère, soudain, montre sa tête infâme ;
Le lézard va et vient à la paroi du roc :
Un astre à ras du sol, luit au loin : c'est un soc
Sur lequel le soleil darde ses traits de flamme.

— Avant que ne brillât l'âpre midi vainqueur
Dont les rayons mordants affriteraient des marbres,
Un bruit sec et rhythmé montait d'un bouquet d'arbres,
Comme d'un sein ardent monte le bruit du cœur.

Des moissonneurs, en cercle, endurcis et superbes,
La poitrine et les bras à l'air, le front hâlé,
De leurs fléaux battaient en cadence le blé,
Cependant que près d'eux on dénouait les gerbes.

Et le grain ruisselait, nombreux, en tas dorés;
Et graves, ils donnaient le meilleur de leurs forces;
Et la sueur perlait sur les fronts, sur les torses,
Et les fléaux frappaient joyeux et mesurés...

Maintenant le silence enveloppe les choses;
Les durs soldats de la charrue et de la faux,
Ont cessé, haletants, leurs pénibles travaux;
Les fleurs ont refermé leurs pétales moroses.

Mais, malgré le brasier des rayons accablants,
La nature reçoit, résignée et ravie,
Ce baiser de Midi qui, suspendant sa vie,
Fait quand même gronder la sève dans ses flancs.

SORGES [1]

SORGES est drôle comme tout !
Il *cultive* dame grenouille,
Au fond d'un beau lac ? qu'elle brouille,
Parmi les joncs, enfin partout.

Comme un joueur aime un atout,
Sa voix vaseuse le chatouille.
Sorges est drôle comme tout !
Il *cultive* dame grenouille.

1. Petit village dépendant des Ponts-de-Cé, sur la rive droite de l'Authion, que sa quantité de grenouilles a quelque peu rendu célèbre et ridicule. On y voit une enseigne de cabaret : *Au Grenouillard*.

Mais il aime encore et surtout,
Pêcher cette dame qui grouille,
Et dans un plat vierge de rouille,
En faire un succulent ragoût !
Sorges est drôle comme tout.

PELLOUAILLES

PELLOUAILLES est renommé
Pour la douceur de ses cerises.
Beaux fruits rouges que sous les brises,
Jeannette déjà cueille en mai.

Pendantes dans l'air parfumé
Elles ornent les branches grises.
Pellouailles est renommé
Pour la douceur de ses cerises !

Lieu riant, toujours je t'aimai !
Tu m'attires et tu me grises
Avec tes guignettes exquises !
D'Arles au Havre l'enrhumé,
Pellouailles est renommé !



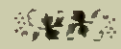
MONTJEAN

Ici, l'âpre misère et le noir abandon :
La mine délaissée aux murs couleur de bistre :
La ronce recouvrant de son ombre sinistre
La place où le travail mit jadis son fredon.

Ailleurs, un fleuve aux bords découpés en feston :
Des oiseaux dont le chant a des gaîtés de sistre :
Chant que l'oreille entend mais que l'âme enregistre :
Près du ciel, une église offrant paix et pardon.

Ici, le deuil planant sur l'industrie humaine ;
Là, le rayon, le bruit, la réchauffante haleine ;
D'un côté la tristesse et de l'autre la fleur...

— Montjean, ville sévère, image de la vie,
Où le plaisir coudoie et frôle la douleur,
Où la joie est bientôt d'une larme suivie !



ÉCRIT

APRÈS UNE EXCURSION AU

CHATEAU DE CHAMPTOCÉ

Au mur du châtel tout démantelé
J'ai cueilli la fleur grise des ruines,
Grise comme un ciel chargé de bruines,
Triste comme un cœur que l'âge a gelé.

Seul avec la fleur je m'en suis allé
Par les frais sentiers, le long des ravines...
Au mur du châtel tout démantelé
J'ai cueilli la fleur grise des ruines...

Et malgré l'azur, l'or des champs de blé,
Le soleil riant, les vertes collines,
Je songeais hélas ! aux larmes salines,
Et je comparais un cœur désolé
Au mur du châtel tout démantelé...

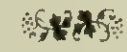
LE SOIR

Le deuil mystérieux du soir voile la terre,
S'étend, atténuant les formes et le bruit ;
Dans les arbres chenus le vent d'hiver bruit,
Ajoutant sa tristesse à la campagne austère.

Tout à l'heure la voix de l'homme va se taire :
Bientôt bois et sentiers se fondront dans la nuit.
Soudain, à l'huis d'un chaume, une lumière luit,
Et guide par les champs les pas du solitaire ...

— Comme il est consolant et comme il est humain,
Cet astre qu'un fermier alluma de sa main !
Mais, comme il fait songer à des choses profondes...

On entrevoit alors le chemin du tombeau,
Et l'on marche, espérant que le Maître des mondes,
Daignera l'éclairer d'un aussi doux flambeau !. ,



RONDELS D'HIVER

I

A Mlle Elida PETIT

La route sonne sous nos pas,
La campagne est silencieuse.
Aux léards grêles, à l'yeuse,
La bise livre des combats.

Veuve de parfums et d'appas,
La terre semble soucieuse.
La route sonne sous nos pas,
La campagne est silencieuse.

L'horizon est voilé là-bas
De grisaille mystérieuse...
Elle a fui la chanson joyeuse !
Les oiseaux bavardent tout bas,
La route sonne sous nos pas...



II

Mais voici l'auberge accueillante,
Close aux vents qui viennent et vont.
Avec ses coins d'ombre où se fond
Ton profil, hôtesse riante

Voici sa bûche flamboyante,
Claire au fond du foyer profond !
Mais voici l'auberge accueillante,
Close aux vents qui viennent et vont.

Elle exubère, elle est bruyante :
Ses rires formidables font,
Dessous les jambons du plafond,
Contraste à la paix ambiante !
Mais voici l'auberge accueillante !

III

Bonne hôtesse, vite du vin,
De celui qui donne des rêves,
Emporte l'âme sur des grèves
Eblouissantes et sans fin.

Du pain aussi, nous avons faim,
Car nous avons marché sans trêves...
Bonne hôtesse, vite du vin,
De celui qui donne des rêves...

S'asseoir près d'un âtre angevin
Quand l'âpre hiver glace les sèves
Des arbres nus comme des glaives,
Par saint Lézin! vrai, c'est divin!
Bonne hôtesse, vite du vin!



IV

MAINTENANT reprenons la route
Pleine de calme et de beauté,
Et de givre diamanté,
Et que la lune éclaire toute.

Ames humaines en déroute,
Environs-nous de liberté,
Et jouissons de cette route
Pleine de calme et de beauté.

Soyons jeunes, chassons le doute,
Grisons-nous de sérénité.
Car la tyrannique cité
Avec ses bruits que l'on redoute.
Hélas ! est au bout de la route...

EN VOYANT

UNE FUMÉE D'USINE UN JOUR D'HIVER

A Daniel LAMOTTE

Le ciel est gris, la terre est grise, tout est gris...

L'azur a déserté l'inaccessible Voûte...
L'azur ! l'âme gémit de n'en plus voir la route,
Et son rêve ressemble aux rêves des proscrits...

Le ciel est gris, la terre est grise, tout est gris...

Et les chemins sont gras de feuillages pourris...
Et la ville, aux douleurs, aux deuils accoutumée,
Étend sur sa tristesse un crêpe de fumée...

Le ciel est gris, la terre est grise, tout est gris...

Et partout, de partout, dans le brouillard opaque
Qui, s'imprégnant au sol élargit chaque flaque,
Montent des bruits confus, des sanglots et des cris...

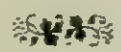
Le ciel est gris, la terre est grise, tout est gris...

Et du milieu des toits, des clochers assombris,
Et comme si cela sortait de quelque gouffre,
S'élève la rumeur de la plèbe qui souffre...

Le ciel est gris, la terre est grise, tout est gris ..

Et l'on marche hanté par ces plaintes lointaines,
Frissonnant et songeant aux misères humaines,
Aux vaincus d'ici-bas, aux pauvres cœurs meurtris,

Car la terre et le ciel sont gris, car tout est gris...



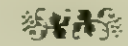
LA NEIGE

Sur les faîtes serrés de la ville endormie,
La neige doucement, continue et sans bruit,
Dispense ses flocons dans la paix de la nuit,
Et, généreuse, met partout son eurythmie.

Parfois, la voix du Temps, hélas ! voix ennemie,
Frappe l'airain vibrant d'une église, s'enfuit
Dans l'immensité triste et froide où rien ne luit,
Et qu'une vaste main inaperçue émie.

Et la neige, toujours, tombe sur la cité,
L'enveloppe d'un fin manteau de pureté,
Auréole son front d'un beau rêve de vierge...

Mais que font aux cités le rêve et l'irréel?
Dès demain, comme on souille une blancheur de cierge,
Les hommes flétriront l'âme blanche du ciel.



DANSE D'AMES

Lorsqu'au lever du jour j'entr'ouvris mon auvent,
Le sol disparaissait sous la neige tombée.
L'âpre bise d'hiver hurlait sa mélopée,
Quelques feuilles fuyaient, fuyaient au gré du vent.

Elles tourbillonnaient en arrière, en avant,
Sur le mince tapis de neige immaculée ;
Et, chacune semblait être une âme envolée
Du grand arbre voisin, géant toujours vivant.

Comme des oiselets secoués par l'orage,
Toutes elles valsaient, tournoyaient avec rage,
S'entrechoquaient, mêlant leurs squelettes glacés...

Et ma pensée allait, rêveuse, à d'autres âmes,
Aux esprits que le vent de la Mort a chassés,
Pleurant à tout jamais leurs anciennes flammes.



IMPRESSIONS

PENDANT LA TEMPÊTE ET L'INONDATION DE

FÉVRIER 1904

I

A Jean HURÉ

Les vents ont des hurlements fous,
Pleins de colères et de haines,
A travers les branches des chênes
Toutes tremblantes de leurs coups.

Ils poussent d'immenses hou-hous,
Semblables aux cris des géhennes..
Les vents ont des hurlements fous,
Pleins de colères et de haines...

Monstres de l'air, démons jaloux,
Terreur des monts, terreur des plaines,
Libres d'entraves et de chaînes,
Ainsi que d'invisibles loups,
Les vents ont des hurlements fous...



II

Oh ! les cinglements de la pluie
Qui tombe des nuages lourds,
Tombe toujours, toujours, toujours,
Du vaste ciel couleur de suie !

Oh ! cette terre qui s'ennuie,
Noyée et nue et sans atours !
Oh ! les cinglements de la pluie,
Qui tombe des nuages lourds !

Oh ! sur nos fronts que rien n'essuie
Ces pleurs qu'absorbent les labours !...
Saison des fleurs et des beaux jours,
T'es tu donc à jamais enfuie ?
Oh ! les cinglements de la pluie !



III

Et nous allions ainsi dans le vent et la pluie,
Dans le deuil hivernal épars sur les labours ;
Nous allions, angoissés, sous les nuages lourds,
Sous les nuages bas, coloriés de suie.

D'un côté, s'étendait l'immensité des champs.
De distance en distance une pauvre chaumière
Apparaissait sa porte ouverte à la lumière
Qui descendait des cieux livides et méchants.

Toutes elles semblaient interroger l'espace;
De loin leur huis béant était comme un regard :
Regard de naufragé que le vent du hasard
Emporte éperdument sur l'océan rapace.

Car de l'autre côté du long chemin suivi,
Une hydre furieuse aux grondements de houle,
Semblables aux bruits sourds que le tonnerre roule,
Jetait aux laboureurs un farouche défi.

Car cette hydre agitée aux écailles de moire,
Aux sauvages reflets inquiétants et blonds,
Qui chassait son écume en mille et mille bonds,
C'était la Loire!

C'était l'onde dont les débordements font peur;
Que craignent chaque hiver les fragiles chaumières,
Dont l'énorme démence, insensible aux prières,
Dispense l'épouvante, entrave le labeur! ..

— Et le fleuve roulait sa colère profonde
Comme s'il eut voulu châtier l'univers ;
Submerger à jamais tous les instincts pervers,
Dans les limons épais amassés par son onde...

Et le fleuve, autrefois si parfaitement monde,
Si fier de réfléchir les cieux, les arbres verts,
Remuait tant de boue en ses remous divers,
Qu'il semblait charrier tous les péchés du monde...

Et le fleuve et le vent rugissaient à la mort,
Et l'homme, résigné, s'en remettait au sort,
Et les tristes logis frissonnaient dans les plaines...

Car la pluie et le vent et le fleuve grossi,
Pesaient sur la faiblesse humaine, pleins de haines,
Pesaient sur l'homme las, anéanti, transi...

. . . .

Ainsi, nous cheminions dans le vent et la pluie,
Dans le deuil hivernal épars sur les labours;
Nous allions, angoissés, sous les nuages lourds,
Sous les nuages bas, sombres comme la suie...

Oh! les cinglements de la pluie!
Oh ! cette Loire! oh ! ces vents fous!
Saison des fleurs aux jours si doux,
T'es-tu donc pour toujours enfuie?

Levée de Belle-Poule, février 1904.

RONDEAU

POUR

SALUER LE PRINTEMPS

C'en est assez des neiges de l'hiver,
Assez du vent plaintif comme la mer,
Assez du givre et de ses pierreries...
Floréal point, les routes sont fleuries,
Vite, oublions que décembre est amer.

Allons-nous en sous le firmament clair !
Chants et parfums montent, montent dans l'air !
Quant à Nivôse et quant à ses furies
C'en est assez !

Fuis donc Hiver, âpre saison de fer,
Mise par Dante au fond de son Enfer !
Et gloire à vous radieuses prairies !
Nul ne dira de toutes vos féeries
Ni du soleil qui réjouit l'éther :
C'en est assez !



RONDEL

POUR

REGRETTER LES MOULINS A VENT D'ÉRIGNÉ

Vous n'êtes plus moulins à vent
Qui viriez au-dessus des buttes !
Non plus que vous humbles cahuttes
Où les meuniers vivaient rêvant !

L'esprit moderne décevant
Ne respecte rien en ses luttes.
Vous n'êtes plus moulins à vent
Qui viriez au-dessus des buttes !

Le fier cottage est triomphant :
Il remplace les blanches huttes,
Et les moulins où vous vous plûtes,
Meunières au regard d'enfant !...
Vous n'êtes plus moulins à vent !

BALLADE

POUR LE VIEUX CHATEAU DU VERGER
QUE L'HOMME NE SUT PROTÉGER.

(XVe SIÈCLE)

A M. le Dr Alfred DEZANNEAU.

Dans la quiétude des champs
Et la gaîté de la nature,
A l'ombre des rameaux penchants
Qui les couronnent de verdure ;
Tes quatre tours de pierre dure
Semblent songer, spectres sans voix,
Respectables en leur structure
Aux belles « festes » d'autrefois.

Quoi ? revoient-elles loups méchants
Que pourchassaient sous la ramure
Seigneurs, soudards, serfs, pauvres gens,
Ceux-là couverts de leur armure,
Ceux-ci d'une grossière bure,
Tous chevauchant à travers bois,
Faisant un terrible murmure ?...
Oh ! belles « festes » d'autrefois !

Voient-elles, entourés de chants
Et d'étendards lourds de dorure,
Éblouissants de feux changeants
Chatoyants comme enluminure,
Les de Rohan, hauts de stature,
Offrant leur toit aux « roys françois » ?
Ah ! de rire l'on avait cure
Aux belles « festes » d'autrefois !

ENVOI

Prince, sur terre rien ne dure :
Le Temps sape palais et rois,
Et fait la nique en sa droiture
Aux belles « festes » d'autrefois !

LE LOGIS

DU

GRAND-DOUZILLÉ

XVIIe SIÈCLE

A Jules BOURRON

SUR la route d'Angers au bourg de Sainte-Gemmes,
Dans l'entrecroisement de chemins sinueux,
Abrité par deux grands platanes onctueux,
Dont les feuilles au vent ont des babils de femmes :

Avec son toit bizarre où l'aube met des flammes :
Son puits ancien, son vieux portail majestueux ;
Ses murs ridés où maints pierrots délictueux
Piaillent, causent d'amour, légers comme des âmes ;

Avec ses âtres creux à faire cuire un bœuf,
Il reste jeune encor, bien qu'il ne soit plus neuf,
Cet asile habité jadis par deux chanoines !

— Oh ! dans un tel logis, quand le ciel est cruel,
Entouré d'amis vrais, rieurs comme des moines,
Lire tout haut, près d'un bon feu, *Pantagruel* !

ANGERS

VU DES HAUTEURS DE PRUNIERS

LE SOIR

A Han RYNER

Le soir triste s'étend sur la ville lointaine...
Une brume légère enveloppe ses tours,
Estompe ses clochers, témoins des anciens jours,
Adoucit le miroir morose de la Maine.

La ville ainsi voilée apparaît incertaine,
S'imprègne d'au-delà, fait songer à Toujours ;
Aucun bruit ne vient d'elle, aucun de ses entours,
Nul écho ne trahit sa multitude humaine.

Une fumée exhale au ciel ses flocons vains :
Et la ville et l'espace et l'instant sont divins,
Comme idéalisés en une douce extase...

Et dans ce demi-jour à peine nuancé,
Cette ville imprécise au fond de cette gaze,
Semble prendre, là-bas, la route du Passé.

MANOIR DU PLESSIS

DE

JUIGNÉ-SUR-LOIRE

(XVe SIÈCLE)

Au milieu d'un village agreste, en plein soleil,
Sur un coteau fécond planté de vieilles vignes,
Ses noirs machicoulis dressent encor leurs lignes,
Et le lierre envahit leur farouche appareil.

Tout change. Il ne voit plus dès le matin vermeil,
De nobles Conquessac, empanachés et dignes,
Monter leurs destriers, neigeux comme des cygnes,
Car tous les Conquessac dorment le grand sommeil.

Car le temps et le sort en ont fait une ferme
Dont la cour circulaire et boueuse, renferme
Le soc des anciens serfs, arme des paysans :

Car un serf, en effet, sévère, est venu mettre,
Sa rude silhouette et ses sabots pesants,
A la place ancestrale où commanda le Maître.

BUCOLIQUE

DIMANCHE. Le ciel rit. Sa lumière éternelle
Envahit les guérets, réjouit les troupeaux ;
Le pâtre indolent rêve auprès de ses pipeaux,
Et la source redit sa fraîche villanelle.

Au village, un hautbois rhythmant sa ritournelle,
Captive, retient gars et filles, couples beaux,
Et l'on entend le bruit cadencé des sabots
Frapper joyeusement la terre maternelle.

Mais, dans l'air, devenu tout à coup sombre et lourd,
Passe, vague, terrible, un long roulement sourd...
Le vent rugit... l'éclair fend le ciel... c'est l'orage !...

Les chants cessent... pourtant l'éther redevient bleu :
Foudre, pluie, ouragan mettent fin à leur rage...
Et l'hymne des bergers monte, calme, vers Dieu !

SUR LE PEULVEN

DE

LA ROCHE

COMMUNE DE LA MEIGNANNE

A Maurice LEVAILLANT

Au centre d'un dédale inextricable et vert
De sentiers égayés par la pourpre des mûres,
Délicieusement moussus, pleins de murmures,
Mais où plane, pourtant, une paix de désert ;

Au fond d'un val perdu, fantastique et sauvage ;
Tout près du Brionneau sinueux et discret
Qui va, cachant ses eaux, comme on cache un secret,
Sous le bruissement inquiet du feuillage ;

En un site troublant, semé de blocs rugueux,
Où n'arrive jamais le moindre son de cloche,
Apparaît le peulven antique de la Roche,
Qu'à la gloire du Chef dressèrent les aïeux.

Il est là, granitique et superbe, et sa masse,
Qui fascine l'esprit rêveur du voyageur,
Nargue immuablement, sous le lichen rongeur,
La faux du Temps, le feu du ciel, le vent qui passe.

Il est là. Ses trois blocs audacieusement
Superposés ont vu des aurores sans nombre,
Et la lune joua souvent avec leur ombre
Sur l'herbe où parfois pleure un triste bêlement.

Il raconte, orgueilleux, la race opiniâtre,
La volonté de fer et le torse d'airain
Du Celte chevelu, de l'ancêtre serein,
Qui n'avait qu'une hutte ou la forêt pour âtre.

Il dit son âme simple et hautaine à la fois ;
Ses aspirations où n'entrait rien de mièvre ;
Sa vie antique et libre ; il évoque sa fièvre,
Quand, désertant ses champs, il chassait dans les bois.

Il fait passer devant les yeux la silhouette
Du héros qui dort là depuis plusieurs mille ans :
— « L'aïeul s'avance alors comme en rêve, à pas lents,
« Sa moustache est pendante et sa bouche muette ;

« Ses cheveux longs et roux voilent son col altier ;
« Son bouclier est plein d'ornements symboliques ;
« Sa main tient un silex ; de ses regards obliques,
« Il observe l'entour, scrute chaque sentier...

« L'ennemi poind !... Farouche, il rassemble ses « braves » ;
« Le val s'emplit de bruits métalliques, de chants
« Guerriers... horreur ! le sang ruisselle dans les champs..
« Tous volent à la mort, nul ne connaît d'entraves...

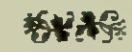
« Las! il chancelle, il tombe, il n'est plus!.. son corps froid
« Gît sur le sol aimé, meurtri, couvert d'entailles...
« Magnanime, il s'éteint, victime des batailles,
« Fier de tomber vaincu pour sa terre et son droit. »

« Maintenant qu'à jamais est close sa paupière,
« Afin de rappeler aux siècles à venir,
« Que le « brenn » est mort là, qu'il y sut bien finir,
« Ses frères dévoués dressent l'énorme pierre...

« Et le peulven surgit, sans contours définis,
« Rude comme le cœur du mort qu'il perpétue,
« Et dont l'âme chemine au-delà de la nue,
« Au milieu de l'azur et des astres bénis ! »

— Vous aviez bien raison de garder la mémoire
De vos chefs, guerriers forts dont nous sommes les fils,
Et de jeter au Temps d'impossibles défis
En élevant des blocs montagneux à leur gloire ;

Des blocs que le rêveur voit, sous le firmament,
Au centre des sentiers égayés par les mûres,
Près des ruisseaux discrets, dans l'envol des murmures
Que la nature exhale harmonieusement.



LA POSSONNIÈRE

VILLANELLE

JOIE ET RIRES...
VIEUX MANOIR...
CHANTS DE LYRES
DANS LE SOIR...

Sur le flanc vert de sa colline,
Tourne, vire plus d'un moulin,
Dessous la brise qui câline.

Souventes fois, chanson divine,
Son clocher lance un gai drelin
Sur le flanc vert de sa colline.

Sa vigne opulente s'incline,
Semblablement le blé, le lin,
Dessous la brise qui câline.

L'oiseau volète, puis lutine
Son oiselle qui fuit en vain
Sur le flanc vert de sa colline.

Sa Loire coule, cristalline,
Claire comme une eau de ravin,
Dessous la brise qui câline.

Filles et gars qu'amour taquine,
Dévalent, joyeux, l'œil malin,
Sur le flanc vert de sa colline.

Tous ils s'en vont sur l'herbe fine
(Chaque couple au baiser enclin)
Dessous la brise qui câline,

Tandis que rêvasse et chemine
Maint lent troupeau gorgé de thym,
Sur le flanc vert de sa colline;

Soudain, fleuris d'une églantine,
Ils dansent au son d'un crin-crin,
Dessous la brise qui câline.

Mais, là-bas fument la chaumine
Et le logis du châtelain
Sur le flanc vert de sa colline ;

Et le fermier à sa voisine
Redit souvent en bon voisin
Dessous la brise qui câline,

La légende bien angevine
De saint René, vieil angevin,
Né sur le flanc de sa colline...

On voit encor, presque en ruine,
Parmi le lierre et le jasmin
Dessous la brise qui câline,

Dans un parc sombre où Mélusine
Eut trouvé riant son destin,
Sur le flanc vert de sa colline,

L'antique chapelle ivoirine
Dédiée au bon saint lointain
Dessous la brise qui câline :

Là, l'humble femme s'achemine,
Dès que poind le rose matin
Sur le flanc vert de sa colline ;

Jeunette ou vieille elle rumine
Une pâtenôtre en latin,
Dessous la brise qui câline;

Puis, de sa douce âme angevine,
Invoque le doux Angevin,
Sur le flanc vert de sa colline,
Dessous là brise qui câline.

SAINT-JEAN-DE-LINIÈRES

QUATRE fermes, des champs, un joyeux cimetière,
Un clocher dominant la chaumière de Dieu,
Du silence et des fleurs, forment cet humble lieu
Qu'on nomme ici le bourg de Saint-Jean-de-Linière.

Doux hameau ! l'âme s'ouvre, heureuse et tout entière,
Aux sauvages parfums issus de ton milieu !
Oh ! comme ils dorment bien, après l'ultime adieu,
Ceux-là qui, dans ta paix, font leur sieste dernière !

Près de l'église et près des guérets fécondés,
Paysans que la vie a jadis cahotés,
Ils ne regrettent ni les êtres ni les choses :

Pour bercer leur sommeil les oiseaux ont des chants,
Et sur eux les printemps, frères des aubes roses,
Prodiguent sans compter rosée et fleurs des champs.

PAYSAGE DE LOIRE

Tranquillement la Loire fuit
Majestueuse entre ses berges,
Tandis que, pareils à des cierges,
Les peupliers veillent sans bruit.

Son sable est d'or et son flot luit
Comme au printemps les yeux des vierges.
Tranquillement la Loire fuit
Majestueuse entre ses berges.

Parfois sous le vent qui bruit
Courbant les joncs, flexibles verges,
En plein fleuve, loin des auberges,
Un chaland glisse... et, jour et nuit
Tranquillement la Loire fuit.

A LA LOIRE

ET CONTRE

LE PROJET DE LA RENDRE NAVIGABLE

A Charles MONNIER,
du théâtre Antoine.

Toi qui vas charriant ton eau bleue et ta gloire
Dans l'éblouissement du vieux sol angevin ;
Toi qui vas reflétant sa merveilleuse histoire,
Sous l'éclat sidéral d'un ciel vraiment divin.

Toi qu'au fond de son cœur filial le Poète
Appelait tendrement « son beau Loyre gaulois » !
Dis-moi, serait-il vrai que ton onde quiète
Accepterait le joug de criminelles lois ?

Que, détournant ton cours, quelques hommes funestes.
Oseraient te restreindre aux parois d'un canal,
Insensibles et sourds, dans l'ardeur de leurs gestes,
Au murmure infini de ton vivant cristal ?

Est-il vrai, qu'ils voudraient, sans respect pour ton charme,
Attenter en ton lit à ta limpidité,
Et, malgré tes sanglots te flétrir de leur arme,
Et détruire à jamais ta grâce et ta beauté ?

Quoi, tout ce qui fut toi : tes sinueuses lignes,
Ton miroitement doux colorié de ciel,
Entre deux murs visqueux, mornes et rectilignes,
Deviendrait tout-à-coup de l'artificiel ?

Quoi, nous ne verrions plus l'indescriptible aurore,
Vaste lueur nimbant un immense encensoir,
Empourprer le matin, plus magnifique encore,
Après avoir fleuri de roses ton miroir ?

Ni tes brouillards légers, flottants comme des rêves,
Exhalés de ton sein de saphir et d'argent,
Nous offrir, imprécis, au-dessus de tes grèves,
L'attrait mystérieux de leur décor changeant ?

Comment, tu n'aurais plus, quand le soleil rutile,
Infiltrant sa chaleur à ton acier moiré,
Le paresseux aspect d'un splendide reptile
Que la nature choie en son temple sacré ?

Dis, les couchants sertis de jaspe et de topaze :
Le tulle transparent des clairs de lune bleus,
Ne t'apporteraient plus leur radieuse extase,
Qu'en un cadre banal, froidement anguleux ?

Quoi, ton beau lit de sable où quelques rares flaques
Rappelleraient l'endroit riant de ton passé,
Verrait de ses limons grandir des bois opaques
Sous lesquels, lentement, il serait effacé ?

Quoi, jusqu'au souvenir des anciennes luttes,
Dont tu fus le témoin, qu'admirèrent tes bords,
Quand l'aïeul défendait et son droit et ses huttes
S'envolerait ainsi que la cendre des morts ?...

Eh! bien non, tu seras éternellement libre,
Tu prendras largement tes féeriques ébats,
Car une onde puissante est une âme qui vibre,
Et pour une âme il n'est ni murailles ni bâts !

Car tu gardes en toi l'antique orgueil sauvage,
Car tu n'es pas pour rien le fier « Loyre gaulois »,
Car un fleuve français se rit de l'esclavage,
Sait rugir dès qu'un maître ose élever la voix !

D'ailleurs mon luth sonore, amoureux de tes rives,
Mon luth qui t'aime autant qu'il aime le soleil,
Qui n'eut jamais pour toi que des tendresses vives,
Croit devoir t'adresser un suprême conseil :

« Lorsque, troublant ta paix, l'audacieux vandale,
« Viendra près de ta berge enfoncer son jalon,
« Vite, grossis tes eaux, fais-toi sombre et fatale,
« Repousse-le, tremblant, par delà ton vallon.

« S'il revient furieux, malgré son épouvante,
« S'il apparaît suivi de nombreux compagnons,
« Gronde plus fort, poursuis, de nouveau triomphante
« Ces gens qui rougiraient de t'avouer leurs noms.

« S'ils surgissent encor, fussent-ils dix fois mille,
« Te criant de très loin leur rauque *halte-là* !
« Farouches et formant une horde plus vile
« Que celle qu'entraînait l'effroyable Attila !

« Devant ces fronts obtus que l'Avarice berce,
« Qui voudraient dans leur âpre amour du *tant pour cent*
« Faire de ta magie un *cours d'eau de commerce*,
« Fleuve sans idéal, vaseux et languissant ;

« Alors n'hésite pas, enfle soudain ton onde,
« Et, tout en épargnant les bons semeurs de blé,
« Chasse-les pour toujours jusqu'aux bornes du monde[1],
« Puis reprends aussitôt ton grand rêve étoilé! »

1. *Variante* :

Engloutis-les, fais-les disparaître du monde,

NEUVILLE

C'EST un très minuscule, un très humble hameau.
Mais c'est un vrai village archaïque et gothique,
Où l'on voit telle enseigne antique de boutique,
Telle auberge cocasse auprès de tel ormeau.

C'est un village frais avec son gai cours d'eau :
Pieux avec sa vieille églisette rustique ;
Lyrique lorsqu'il offre aux anges maint cantique
Du haut de son clocher roide comme un bedeau.

C'est un hameau qui rit, c'est un hameau qui chante!
La brise n'y devient jamais bise méchante!
On y respire air pur, joie et sérénité!

— Aimez-le votre doux hameau, gens de Neuville!
Ne l'abandonnez pas pour vivre à la cité :
Un Neuville vaut bien un Paris-la-grand-ville!

LIRÉ

PATRIE DE DU BELLAY

Le voici donc enfin ce tout petit Liré
Que je cherchais ! Voici le Liré du Poète.
Le Liré que sa lyre à tout jamais parfaite,
En sonnets immortels autrefois a pleuré !

Quelques vers en ont fait un village sacré,
Un lieu divin, semblable au berceau d'un prophète
Le voici ! je le vois et mon âme est en fête !
Qu'il est pur l'air qu'un chantre illustre a respiré !

Ses toits luisent toujours éclatants de lumière!
Ses fleurs parfument à l'envi « clos » et chaumière!
Sa « Cheminée » est là qui fume devant moi !

Des bruits vagues de luth passent dans le feuillage!
Tout ici chante ! tout verse en moi de l'émoi !
— Ton charme me pénètre, harmonieux village!



PÈLERINAGE

AUX RUINES

DE LA TURMELLIÈRE

LIEU DE NAISSANCE DE J. DU BELLAY

A Maurice COUAILLIER

Je suis allé chez toi par un chemin de fleurs,
Tout le long de ta Loire aimée et familière,
Et quand je découvris ta vieille Turmellière,
J'étais grisé de brise, ébloui de couleurs :
J'avais marché tout le matin parmi les fleurs.

Alors ton Ombre amie, impalpable et muette,
M'accueillit à ton seuil de lierre et de granit,
Et bientôt j'explorai les débris de ton nid,
J'admirai ton asile en ruine, ô Poète,
Guidé par ta grande Ombre amicale et muette !

Mais, dès que près de Toi j'aperçus ton pays,
Objet sacré de tes « Regrets » et de tes larmes,
Devant tant de douceur angevine et de charmes,
Mes yeux aussi, de pleurs se virent envahis :
Ce qui fut ton berceau n'est-il pas mon pays !

Je disais : Voilà donc cette terre chérie
Que son cœur attristé revoyait en exil,
Cette terre où rayonne un éternel avril !
Et je savourais mieux, ici, dans ta patrie,
Les vers où tu chantas ta province chérie.

Je savourais tes vers radieusement purs :
Oh ! purs comme cette eau que l'on nomme la Loire,
Qui miroite là-bas, dans son cadre de gloire !
Tes vers pleins de clartés, de nuances, d'azurs,
Tes vers qui resteront immuablement purs !

Car le Temps qui décime et ronge ta demeure,
La recouvre de mousse et la peuple d'oiseaux,
Le Temps qui dispersa la cendre de tes os,
Ne peut rien sur tes chants, leur musique demeure :
Le ciel sans fin, le ciel immense est leur demeure.

Aussi, quand je quittai les débris de ton nid,
Le front dans les parfums que floréal charrie,
Tout en suivant le cours de ma route fleurie,
Je murmurais : Heureux le poète béni
Qui laissa de tels vers, vécut dans un tel nid !

EN PASSANT

AU LION D'ANGERS

... JUSQUE AU LION-D'ANGIERS
JE NE CRAIGNOYE QUE LES DANGIERS..

Monologue du franc archier
de Baignollet, attribué à
François Villon.

LION-D'ANGERS, toi qui reçus dans tes murailles
Au temps jadis le franc archer de Bagnolet,
Ce guerroyeur terrible et fol qui s'en allait
Epouvantant les gens du bruit de ses ferrailles !

Lion-d'Angers : mon front ne porte point d'entailles,
Car, ô ville, chanter est tout ce qui me plaît !
Reçois-moi donc ! Je viens pour t'offrir un couplet !
Un ménestrel vaut bien un héros de batailles !

Laisse-moi dans ta paix rêveusement chercher
La ruelle qui mène au pied de ton clocher :
J'aime tant la fraîcheur d'une ombre hiératique !

Près de ton Oudon calme, au milieu de tes prés,
Laisse-moi t'adresser un instant mon cantique !
Les harpeurs sont-ils pas des nomades sacrés !



LA MAISON-DES-FÉES

DOLMEN

COMMUNE DE SAINT LAMBERT LA-POTHERIE

A L'OMBRE d'un bouquet sauvage de sapins,
Dont les panaches verts s'érigent en trophées,
Surgit l'âpre dolmen de la Maison-des-Fées,
Aux blocs rudes et froids comme des flancs alpins

Or, voici trois mille ans, par d'étranges chemins
Mystérieux, tels ceux des légendes rêvées,
Des Dames, délaissant et sources et nymphées,
S'y rendaient, le front ceint d'œillets et de jasmins.

Blanches, elles allaient, en chantant, vers le barde
Qui les attendait là, sous la lune blafarde,
Femmes-muses, esprits divinement ailés.

Alors, le lendemain, le barde, plein de flamme.
Répétait, grave et fier, aux celtes assemblés,
Les vers qu'elles avaient déposés dans son âme.



JUIGNÉ-SUR-LOIRE

— L'ALLER —

A *M*[lle] *Mathilde ALANIC.*

LA LOIRE déroulait la moire de ses eaux
Parmi l'or de son sable, à l'entour de ses îles,
D'où surgissaient, quiets, de souriants asiles,
Derrière le rideau tremblotant des roseaux.

Le soleil y plongeait ses rayons avec joie :
Ils s'y multipliaient miraculeusement,
Donnant à chaque flot l'éclat du diamant,
Faisant du fleuve entier une féerique voie.

Des maisons, un clocher étincelaient au loin,
Heureux de contempler les fluides opales
De l'onde où se miraient leurs silhouettes pâles
Qu'un souffle printanier caressait avec soin.

Tout au fond, étalant son merveilleux mensonge,
Une brume estompait l'horizon irréel,
Si bien que, l'eau, les bois, le mystère du ciel,
Formaient là-bas, là-bas un spectacle de songe.

Et mon âme, oubliant ses terrestres soucis,
Devant ce pur matin qui la captivait toute,
N'apercevait plus rien des choses de la route,
Cheminait dans le bleu, voguait dans l'imprécis.

Libre, elle allait, semblable aux sauvages mouettes,
Vers ces lieux inconnus, étrangement aimés,
Par l'idéale fleur du rêve parfumés,
Où s'en iront toujours les âmes des poètes!.....

— LE VILLAGE —

Enfin Juigné-sur-Loire, avec son mail dormant,
Son église plongée en une douce extase,
Son voile de silence épars comme une gaze
Apparut, m'apportant un autre enchantement.

J'y fus. Il me conta des choses ravissantes,
Car toujours les hameaux s'entendirent avec
Ceux qui passent porteurs d'un luth ou d'un rebec,
Et chantent au hasard des routes et des sentes.

Il me dit son passé riant et, tour à tour
Jean de Châteaubriant et Jehanne Lesveillée
Qui, loin de son manoir allait sous la feuillée
Faire dévotement de beaux rêves d'amour.

Il me fit miroiter ses légendaires fêtes,
Quand l'épousée offrait au seigneur sa chanson
Avec un gai chapel de fleurs de la saison,
Femme et ballade étant toutes les deux bien faites.

Et puis, il me montra le profil simple et pur
D'une enfant qui songeait aux marches d'une auberge
M'éblouit par l'éclat de ses grands yeux de vierge
Dont le saphir avait la candeur de l'azur.

Alors, j'eus devant moi, réalité vivante,
Dans le rayonnement de sa sublimité,
Le symbole incarné de la Toute-Beauté,
A jamais glorieuse, à jamais triomphante.

Et j'admirai longtemps ces lignes, ces contours,
Ces yeux qui projetaient une attirante flamme,
En un mot la beauté divine de la FEMME,
Vers laquelle toujours iront les troubadours.

— LE RETOUR —

Le jour tomba, le jour dont les derniers feux vagues,
Pâles rayons pressés de mourir, éclairaient
A peine les guérets et les bois, effleuraient
Le fleuve qui coulait sans murmure et sans vagues.

Et dans le soir je dus reprendre le chemin
Où je m'étais, joyeux, tout imprégné d'aurore,
Où lentement, de tous côtés, venaient d'éclore
Les nuances qui font songer au lendemain.

Des nuages teintés du deuil de l'améthyste,
Légèrement frangés d'un mince filet d'or,
Dans le regret du jour qui s'exilait encor,
S'éployaient sur le ciel comme un grand songe triste

Mais les cœurs, eux aussi, soudain se sentent las
Devant l'invasion du crépuscule austère,
Et tel qui se croit fort, se voyant solitaire,
Trouble la paix du soir d'un inquiet : hélas !

Oh ! le couchant versant sa langueur infinie
Sur l'étendue obscure et sereine des champs
Que le grillon remplit de mystérieux chants
Augmentant ta tristesse, ô nocturne harmonie !

Pourtant rassérénant la chaude nuit d'été,
La lune auréola de sa lumière pure
Le fleuve qui coulait sans vagues, sans murmure,
Les chaumes paysans, toute l'immensité.

Un brouillard bleu parut, léger, sur chaque prée
Que limitait la ligne ombreuse des halliers,
Mit sa fraîcheur au front hautain des peupliers,
Et le brouillard flottait sous la lueur dorée.

Puis, sans abandonner l'émeraude des prés,
La mystique clarté colporta sa magie
Au cœur d'une futaie, à cette heure, assagie,
Et les arbres dormaient pleins de rayons sacrés.

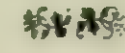
Au détour d'un sentier, des enfants de Bohême,
Jouaient, riaient, tout près de leur abri roulant,
Comprenant la bonté du bel astre indolent
Qui mettait dans leurs yeux son lumineux poème.

Car la lune toujours aima les vagabonds,
Se plut à caresser leur rêve et leur peau brune;
Et ceux-ci, de tout temps, invoquèrent la lune,
Dont le regard approuve et leurs jeux et leurs bonds.

Elle connaît leurs cœurs, elle sait leurs misères,
Et, quand elle sourit, claire au milieu des nuits,
C'est afin de calmer leurs éternels ennuis,
En les enveloppant de ses rayons sincères.....

Et mon âme, elle aussi, par delà les sommets,
Chevauchait, chevauchait, vagabonde du rêve,
Recherchant la Chimère et la fuyante grève
Qu'elle savait hélas! ne rencontrer jamais!

Et sans trêve, elle allait, loin du sol où nous sommes,
En des lieux réjouis par des lunes de miel,
Vers le but mensonger, splendide comme un ciel,
Où s'en ira toujours l'âme folle des hommes!



POUR UNE AME

La perfection ne consiste pas à n'avoir point d'amitié, mais à n'en avoir point que de bonne, de saincte et sacrée.

Saint François de Sales.

Il y a un goût dans la pure amitié où ne peuvent atteindre ceux qui sont nés médiocres.

La Bruyère.

Toute humaine douceur porte un poison en elle,
O sœur, cherchons plus haut !

Abbé Louis Le Cardonnel.



SONNET

POUR DEMANDER

UNE PRIÈRE A UNE AME

A Mademoiselle.....

TELLE une fleur au pied d'une agreste chaumière,
L'éclairant de son charme et de sa pureté,
En ces feuillets chantants j'ai voulu la beauté
D'un NOM qui leur donnât un peu de sa lumière.

Car, ainsi que sous l'eau d'une claire rivière
Le lys d'Ophélia vaguement reflété,
Sous ce nom transparent c'est toute la clarté
De votre âme, à la fois, humble, sereine et fière.

Éclairez donc mes vers et guidez votre ami
Chère sœur qui marchez douce et blanche parmi
Les chemins épineux qui sillonnent la terre.

Et, puisque, dès que luit le matin rose et bleu,
Votre cœur offre au ciel son rêve et son mystère,
Priez parfois pour moi Vous qui parlez à Dieu.



AUTRE

A LA MÊME

Ne ternis plus tes pieds aux poudres du chemin..

Alfred de VIGNY.

Afin de contempler la beauté d'un ciel pur
Vous n'avez pas besoin d'escalader des cimes,
De vous pencher au bord dangereux des abîmes,
Ou de vous exiler aux coteaux de Tibur.

Il vous suffit, ô Sœur ! âme chaste, cœur sûr,
De regarder en Vous pour y voir des Solymes,
Et pour y découvrir les firmaments intimes
Que seuls voient les Élus destinés à l'azur.

Bienheureux ceux qu'attire une innocente voie !
Heureux tous ceux qu'emplit la noble et calme joie
De répandre autour d'eux douceur et charité.

Votre cœur leur ressemble, et c'est pourquoi son geste,
Beau de l'amour DIVIN, prodigue de bonté,
En vous même dessine un horizon céleste !



EPILOGUE



I

A mon livre.

Puisqu'en tes blancs feuillets fragiles, ô mon livre !
Mon âme a condensé le soleil et l'air pur
Des chemins d'où je viens, chemins baignés d'azur,
Si frais et si riants que j'en suis encore ivre !

Laisse-moi, frêle oiseau ; va-t-en, je te délivre !
Mais, tout en parcourant l'espace d'un vol sûr,
Puisse ton chant vibrer dans le cœur le plus dur,
Et faire qu'il s'émeuve et qu'il s'écoute vivre !

Je puis bien, à mon tour, me reposer un peu ;
Tisonner, paresseux, rêveusement mon feu,
Car mes pieds voyageurs sont las de tant de lieues :

Car la sagesse sied à qui sort d'être fou :
Car je suis aveuglé par les visions bleues
Que tu m'offris, divin mirage de l'Anjou !

II

A ma femme.

Qu'ai-je dit ? Je ne suis point las, je veux encore
M'en aller avec toi par les chemins aimés,
Aspirer les senteurs des Avrils et des Mais,
Voir poindre à l'horizon d'autres levers d'aurore.

Je veux apercevoir sous l'aube qui les dore,
Vêtus de souvenirs lointains et parfumés,
D'autres donjons pensifs et des manoirs gemmés
De rosée et de lierre et des joyaux de Flore.

Tels que des pèlerins aidés de leurs bâtons,
Continuons-les donc nos routes, et chantons
Infatigablement leur gloire impérissable !

Pourtant, sans oublier notre but merveilleux,
Faisons halte, parfois, sur l'herbe ou sur le sable,
En laissant notre Rêve errer parmi les cieux !





TABLE



TABLE

IMAGES

LE FENDEUR D'ARDOISES.

VIEILLES COUTUMES : *Assemblées.*

LES ŒUVRES.

AU HASARD DE LA ROUTE.

Achevé d'imprimer

le quinze Janvier mil neuf cent dix

par

J. SIRAUDEAU

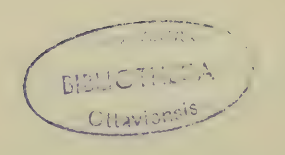
6, *place de la Visitation*

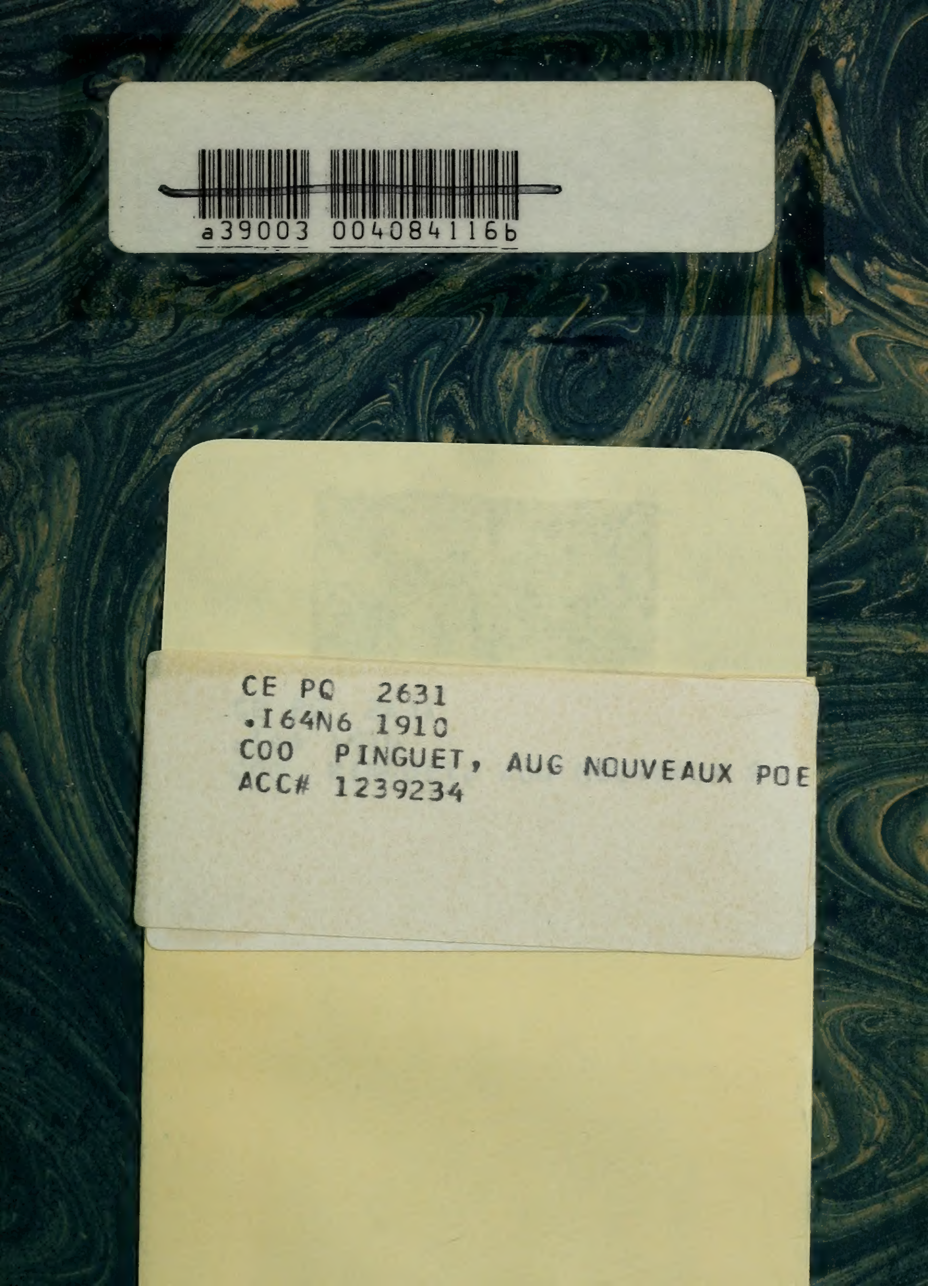
à Angers

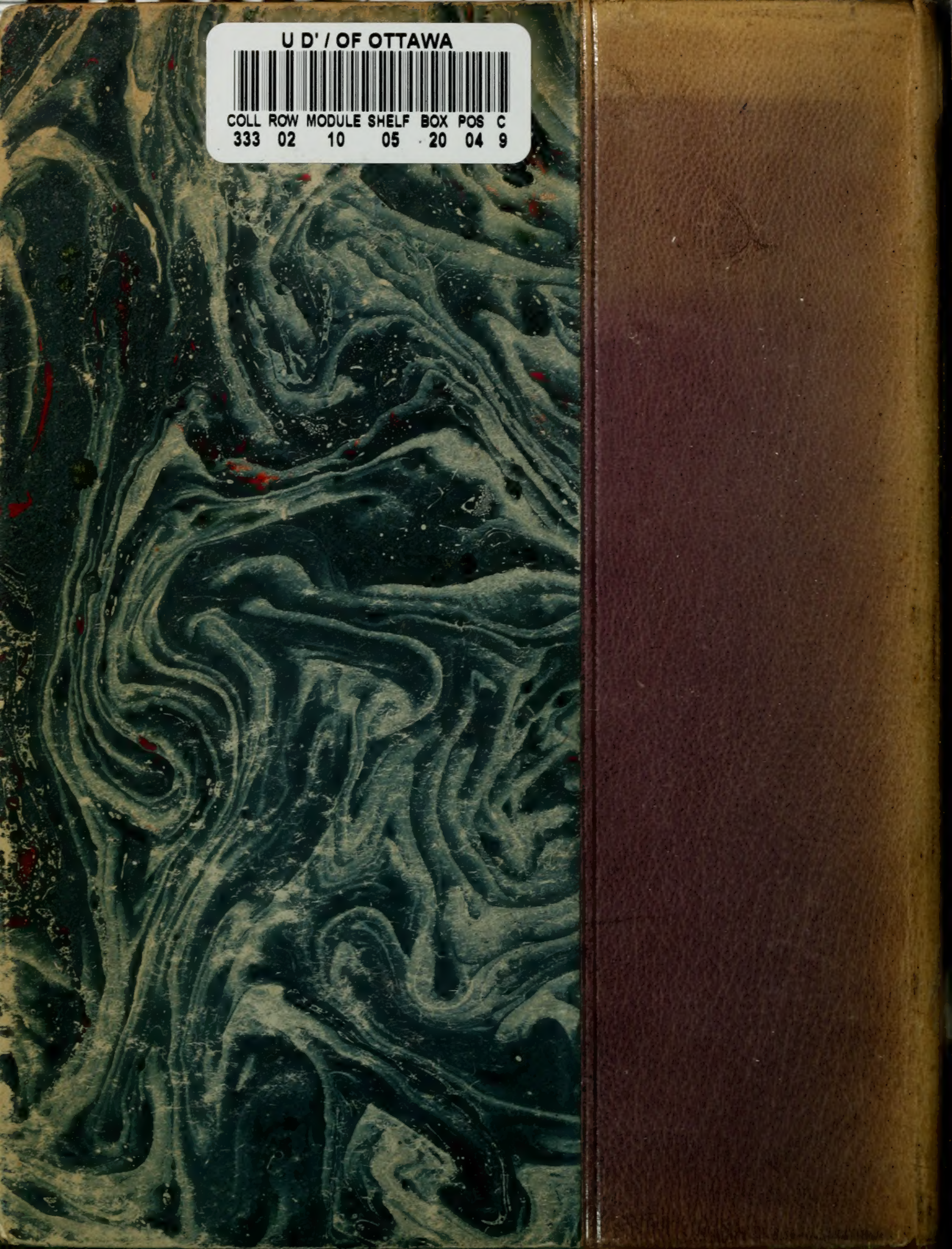







BIBLIOTHECA
Ottaviensis




U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 10 05 20 04 9